

MARIE

REINE DES MARTYRS



De saint Alphonse de Liguori

Petite bibliothèque chrétienne, Bruxelles, 1879.



CHAPITRE PREMIER

Marie est appelée à bon droit la Reine des martyrs

Quel homme n'aura jamais le cœur assez dur pour ne pas s'attendrir au récit d'un événement, trop lamentable hélas ! Qui s'accomplit un jour dans le monde ? Il y eut autrefois une mère noble et sainte. Pour toute richesse elle n'avait qu'un fils, l'enfant le plus aimable qui se puisse imaginer. Candeur, innocence, beauté, tous les charmes s'unissaient en lui à une tendresse si vive pour sa mère que, loin de lui causer jamais le moindre déplaisir, il ne semblait vivre que pour la respecter, lui obéir et l'aimer. Aussi avait-elle reporté sur lui tout l'amour dont un cœur de mère dispose ici-bas. Mais qu'arriva-t-il ? Grâce aux intrigues de l'envie, ce tout aimable enfant se vit en butte aux traits de la calomnie. Il fut accusé d'un crime imaginaire inventé par des misérables qui le haïssaient. Le magistrat appelé à le juger reconnu publiquement son innocence, mais il n'eut pas le courage de déplaire aux persécuteurs de ce jeune homme et le condamna à une mort honteuse, telle que l'exigeait impérieusement la peine de ses bourreaux. Voilà donc que cette pauvre mère eut la douleur de voir un jour son fils si aimable et tant aimé, injustement arraché de ses bras et, dans la fleur de son âge, traîné au-devant d'une mort cruelle. Bientôt elle le vit succomber aux tourments, mourir, épuisé de sang et de forces, sous les yeux de la foule, sur un infâme gibet !

Âmes pieuses, que dites-vous ? Ce fait d'histoire est-il assez navrant ? Cette mère est-elle digne de votre compassion ? Oh ! Déjà, vous m'avez compris ; vous savez de qui je parle. Ce fils si cruellement mis à mort, c'est Jésus, c'est notre tout aimable Rédempteur ; cette mère, c'est la bienheureuse Vierge Marie qui, par amour pour nous, a consenti à le voir immolé à la Justice divine par le bras inhumain des hommes. Oui, cette peine immense, endurée pour nous par Marie, cette peine qui coûta plus à son cœur que ne l'eussent fait mille morts, **nous impose un devoir de compassion et de reconnaissance**. Et si nous ne pouvons autrement répondre à tant d'amour, sachons du moins, pour quelques instants, nous arrêter à considérer le côté poignant de cette peine qui a fait de Marie la Reine des martyrs ; car ses souffrances ont surpassé en cruauté toutes celles des martyrs, a raison d'abord de leur durée plus longue ; à cause ensuite de leur plus grande intensité.

1 — le Martyre de Marie fut plus long que celui des autres martyrs.

De même que Jésus s'appelle le Roi des Douleurs et le Roi des martyrs parce qu'il endura, dans le cours de sa vie, plus de souffrance que tous les saints qui sont morts pour la foi, ainsi Marie s'appelle à très juste titre la Reine des martyrs. **Ce titre, elle l'a mérité** pour avoir souffert le martyre le plus douloureux qui se puisse endurer après celui de son divin Fils. C'est donc avec raison que Richard de Saint-Laurent l'appelle la Martyre des martyrs, *Martyr martyrum*; c'est avec raison que nous pouvons lui appliquer ces paroles d'Isaïe : *Coronans coronabit te tribulatione* (Is. XXVII, 18.), ce qui veut dire que la couronne qui valut à Marie d'être proclamée la Reine des martyrs, ce furent ses tribulations mêmes qui surpassèrent tous les tourments que tous les martyrs ensemble eurent jamais à supporter.

Que Marie fut véritablement martyre, on ne saurait le contester après les preuves qu'en ont fournies Denis le Chartreux, Pelbart, Catharin et d'autres auteurs. C'est en effet un sentiment indiscutable qu'il suffit pour être martyre d'avoir à endurer une souffrance capable de donner la mort, alors même que la mort ne s'en est pas suivie. Saint Jean l'Évangéliste est vénéré comme martyre bien qu'il n'ait point succombé au tourment de l'huile bouillante et que même, au rapport de l'Église, il soit sorti de la chaudière plus vigoureux qu'il n'y était entré.

Pour ceindre la couronne du martyre, il suffit, dit saint Thomas d'Aquin, qu'un homme pousse son obéissance jusqu'à l'extrême, c'est-à-dire qu'il soit obéissant plus qu'à la mort. « Marie dit saint Bernard, ne dut pas son martyre au glaive du bourreau, mais à la douleur poignante de son cœur. » Si son corps ne fut point frappé par la main du bourreau, son cœur béni n'en fût pas moins transpercé de la douleur que lui causa la Passion de son Fils et celle-là suffisait à lui donner n'ont pas une fois, mais mille fois, la mort. Il est aisé d'en conclure que Marie ne fut pas seulement martyre dans la vérité de l'expression, mais que son martyre surpassa tous les autres martyres, puisqu'il fut de plus longue durée et que **toute sa vie ne fut, pour ainsi dire, qu'une lente agonie.** De même que la Passion de Jésus-Christ, au témoignage de saint Bernard, date du jour de sa naissance, ainsi Marie, en tout semblable à son Fils, endura son martyre pendant tout le cours de son existence ici-bas. Le nom même de Marie signifie entre autre, dit Albert Legrand, *mare amarum*, la mer aux amertumes, et c'est à Marie que s'applique la parole de Jérémie : aussi vaste que la mer est le brisement de votre cœur (Thr. II, 13.). En effet, comme l'océan est rempli d'eaux amères et salées, ainsi la vie de Marie fut tout pleine d'amertume à la

perspective de la Passion du Rédempteur qui lui fut toujours présente. Car il n'est pas douteux qu'éclairée des lumières de l'Esprit Saint au-delà de tous les prophètes, Marie ne comprit mieux qu'eux tous les prédictions qu'ils avaient consignées, au sujet du Messie, dans le livre des Écritures. C'est du moins ce qu'un ange révéla à sainte Brigitte. Aussi, comme l'atteste le même messenger de Dieu, la sainte Vierge, comprenant, avant même qu'elle fût devenue sa Mère, tout ce que le Verbe Incarné aurait à souffrir pour le salut des hommes, inaugura son long martyre par la compassion dont son cœur était rempli pour ce Sauveur innocent, destiné à périr d'une mort si cruelle en expiation des péchés de son peuple.

Cette douleur, immense déjà, ne fit que s'accroître au-delà de toute mesure quand Marie fut devenue la Mère du Sauveur. La prévision douloureuse de tous les tourments que son pauvre Fils aurait à subir, lui fit endurer des tortures incessantes qui transformèrent sa vie en un martyre incessant. C'est la pensée de l'abbé Rupert. Elle trouve sa confirmation dans la vision qu'eut sainte Brigitte à Rome dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, où la sainte Vierge lui apparut en compagnie de saint Siméon et d'un ange qui portait une épée très longue et toute ruisselante de sang, symbole exact de l'amère et longue douleur qui transperça l'âme de Marie tant qu'elle vécut sur cette terre. Aussi l'abbé Rupert, que je viens de citer, fait-il tenir à Marie ce langage : « Âmes rachetées, mes filles tendrement chéries, ne vous contentez pas de prendre part à mes épreuves, alors que vous me contemplez dans le moment où je vis mourir de mes yeux mon bien-aimé Jésus. Car le glaive de Douleur qui me fut prédit par Siméon me perça l'âme pendant toute ma vie. Quand je le nourrissais de mon lait, quand je le réchauffais contre mon sein et que déjà j'entrevois sa mort cruelle, jugez quelle longue et horrible passion ce dut être pour moi. ».

Oh certes ! C'est bien Marie qui a pu dire par la bouche de David : « ma vie s'est consumée dans la douleur et mes années dans les gémissements » (Ps.30,11) ; et « ma douleur » c'est-à-dire la compassion que je porte à mon Fils bien-aimé, « le est toujours en ma présence » (Ps.37,18), sans qu'il me soit possible de détourner les yeux des souffrances et de la mort qui l'attendent.

Bien plus, cette auguste Mère daigna révéler à la sainte Brigitte que, même après la mort et l'Assomption de son Fils, soit qu'elle prit sa nourriture, soit qu'elle se livrât au travail, le souvenir de sa Passion resta toujours vivant et frais dans sa mémoire. Ce qui fait dire à Thaulère que Marie passa tous ses jours dans une douleur continuelle parce qu'elle ne s'entretenait dans son cœur que de tristesses et de tourments.

Ainsi donc le temps, qui finit d'ordinaire par apporter quelque soulagement aux autres infortunes, ne fut d'aucun secours pour Marie. Au contraire, ses angoisses ne firent qu'augmenter ; car si, d'une part, Jésus se montrait plus beau et plus aimable à mesure qu'il avançait en âge, d'un autre côté, il était d'autant plus proche du jour douloureux de sa mort et partant le cœur de Marie ressentait d'une manière toujours plus navrante la cruelle torture d'avoir bientôt à le perdre, avant qu'elle-même quittât cette terre. « Comme la rose croît au sein des épines, disait l'Ange à sainte Brigitte, ainsi la sainte Vierge a grandi dans ce monde au milieu des tribulations ; et de même que les épines croissent à mesure que la rose arrive à son plein développement, ainsi Marie fut de plus en plus enveloppée des épines de la tribulation à mesure que grandissait le nombre de ses années. » Voilà qu'elle fut la durée de cette souffrance ; voyons qu'elle enfile intensité.

2 — le Martyre de Marie fut plus grand que celui des autres martyrs.

Oh ! Que Marie est bien la Reine des martyrs, non seulement par ce que son martyre fut le plus long de tous, mais aussi parce que de tous il fut le plus douloureux. Eh ! Qui donc pourra jamais en mesurer l'intensité ? Jérémie paraît chercher en vain à qui comparer cette mère de Douleurs quand il la contemple en proie à son immense affliction durant l'agonie de son Enfant. « À qui vous comparerai-je ? s'écrie-t-il. À qui vous dirais-je semblable, ô fille de Jérusalem ? Aussi vaste que la mer et le brisement de votre cœur ; qui pourra y porter remède ? (Thr.2,13.). « Ô Vierge bénie, s'écrie le cardinal Hugues en commentant ces paroles du prophète, comme l'amertume de la Mère l'emporte sur toutes les autres amertumes, il n'est pas de calamités qui puissent être mises en parallèle avec le broiement de votre âme. » Aussi saint Antonin affirme-t-il que si Dieu, par un prodige de singulier n'avait pas conservé la vie à Marie, sa douleur eût été capable de lui donner la mort à tout instant. Et saint Bernardin de Sienne en vient à dire que si la douleur de Marie eut été partagée entre tous les hommes, elle eût suffi à les faire tous expirer sur le champ.

Mais considérons les raisons pourquoi le martyre de Marie fut plus intense que celui de tous les martyrs. Et d'abord réfléchissons à ceci ; c'est dans leurs corps que les martyrs ont essuyé les tourments du fer et du feu, tandis que c'est dans son âme que Marie endura son martyre selon la prédiction du saint vieillard Siméon : « dans votre propre âme, le glaive de la douleur la percera d'outre en outre » (Lc, 2,35.). N'est-ce pas comme s'il eût dit : « Ô Vierge sainte, les autres martyrs seront tourmentés par le fer dans

leurs corps seulement, mais vous, vous serez torturée et martyrisée dans votre âme par la Passion de votre Fils. » Or, autant l'âme est les plus noble que le corps, autant la douleur de Marie a dû l'emporter sur les souffrances de tous les martyrs, comme Jésus-Christ lui-même l'insinua à Sainte-Catherine de Sienne en lui disant : « entre la douleur de l'âme et celle du corps il n'y a pas de comparaison. »

C'est ce qui fait dire au saint l'abbé Arnould de Chartres que si quelqu'un de nous eût assisté sur le Calvaire au sacrifice de l'Agneau sans tâche immolé sur la Croix, il y aurait vu deux grands autels ; l'un dressé dans le corps de Jésus-Christ ; l'autre dans le cœur de Marie. « Jésus-Christ, dit-il, immolait sa chair ; Marie, son âme. »

Ensuite, les autres martyrs, dit saint Antonin, n'eurent à sacrifier que leur propre vie, tandis que la sainte Vierge sacrifia la vie de son enfant qui lui était infiniment plus chère que sa propre vie. Ainsi non seulement elle endura dans son âme toutes les souffrances qui déchirèrent le corps de son Enfant, mais la vue de ces souffrances fit à son tour une blessure plus cruelle que si elle les avait toutes endurées en sa personne. Non, il n'est pas possible d'en douter ; Marie éprouva dans son cœur tous les tourments dont elle vit accabler son bien-aimé Jésus. N'affirme-t-on pas avec raison que les douleurs d'un enfant font les douleurs de sa mère, alors surtout que sa mère est condamné à en être le témoin ? Saint Augustin, en considérant la torture que fut imposée à la mère des Machabées contrainte d'assister au supplice de ses enfants : « Elle souffrit, dit-il, en eux tous ; parce que tous elle les aimait ; elle endurait dans ses regards ce qu'ils souffraient, eux, dans leurs membres. » Il en fut ainsi de Marie. Les coups de fouets, les épines, les clous, la Croix, tous ces tourments qui mirent en lambeaux la chair innocente de Jésus entraient en même temps dans le cœur de Marie pour en achever le martyre. « Lui, dit saint Amédée, souffrit dans sa chair ; Elle, dans son cœur », « de telle sorte dit saint Laurent Justinien, que le cœur de Marie devint comme une glace où se reflétaient les douleurs de son Fils, où se voyaient distinctement les crachats, les outrages, les coups et les blessures, en un mot toutes les souffrances de Jésus ». « Et de toutes ces plaies, ajoute saint Bonaventure, qui étaient disséminées par tout le corps de Jésus, se trouvaient réunis comme en un centre dans le cœur de Marie. » Ainsi donc par la compassion qu'elle avait vouée à son Fils, la sainte Vierge, dans son cœur aimant, fut, à son tour, flagellée, couronnée d'épines, rassasiée d'opprobres, clouée à la Croix. C'est dans ce sens qu'en la considérant au sommet du Calvaire, auprès de son Fils mourant, le même saint Bonaventure s'adresse à Marie et lui dit : « Ô ma Souveraine, où vous teniez-vous ? Était-ce seulement auprès de la Croix ? N'était-ce pas plutôt

sur la Croix même, crucifiée avec votre Fils ? ». Et Richard de saint Victor, sur ces paroles du Rédempteur prononcées d'avance par Isaïe : « j'ai seul foulé le pressoir et d'entre les peuples nul homme était avec moi. » (Is.63,3), ajoute : « En vérité, Seigneur, pas un homme n'est avec vous, mais avec vous est une femme, *mulier una*, qui a reçu dans son cœur toutes les blessures que vous reçûtes dans votre corps. »

Mais tout cela, c'est trop peu dire des Douleurs de Marie, puisque, ainsi que nous l'avons répété, elle souffrit beaucoup plus en voyant souffrir son bien-aimé Jésus que si elle avait eu à endurer elle-même tous les tourments et la mort de son Fils. Déjà Érasme, en parlant des parents en général, a écrit qu'ils sont plus sensibles aux douleurs de leurs enfants qu'à leurs propres douleurs. Si cette insertion n'est pas toujours vraie pour tous les parents, elle se vérifie à la lettre dans la personne de Marie, puisqu'il est incontestablement certain qu'elle aimait immensément plus son Enfant et la vie de son Enfant qu'elle ne s'aimait elle-même et ses mille vies, si elle en avait eu mille à vivre. Aussi saint Amédée a-t-il raison de dire que Marie, à la vue des souffrances de son Fils, fut plus cruellement torturée que si elle eût à les subir en sa propre personne « parce que, dit-il, elle aimait incomparablement plus qu'elle-même l'objet qui causait sa douleur ». La raison en est évidente. « L'âme, dit saint Bernard, est bien plus où elle aime que là où elle anime. » Et avant lui, le Sauveur lui-même avait dit : « où est votre trésor, là sera aussi votre cœur » (Lc, 12,34.). Si donc, par l'amour, Marie vivait plus en son Fils qu'en elle-même, il s'ensuit qu'elle dut plus souffrir de la mort de son Fils que si elle eût à subir elle-même la mort la plus cruelle qui soit au monde.

Ici vient se placer une autre réflexion qui rend le martyre de Marie immensément plus douloureux que les supplices réunis de tous les martyres ; c'est que, dans la Passion de Jésus-Christ, outre que ses souffrances étaient horribles, elle les endura sans aucun soulagement. Les martyrs, à la vérité, souffrirent beaucoup dans les tortures que leur infligeaient leurs tyrans ; mais l'amour de Jésus leur rendait ces souffrances douces et aimables. Un saint Vincent, par exemple, eut à subir un très cruel martyre ; on l'étendit sur un chevalet, on lui mit les chairs en lambeaux avec des ongles de fer, on le brûla par tout le corps avec des lames ardentes, et pourtant on eût dit, selon l'expression de saint Augustin, que ce n'était pas le même homme qui souffrait et qui parlait, tant il mettait de force à haranguer son tyran, tant il témoignait d'insouciance pour les tourments qu'il endurait. C'est que Dieu, au milieu de ses peines, le fortifiait par la douceur de son amour. Un saint Boniface ne fut guère mieux traité : on lui déchira le corps avec des crochets de fer, on lui enfonça des

éclats de roseaux entre les ongles et les chairs, on lui remplit la bouche de plomb fondu, et cependant il ne pouvait se rassasier de répéter : « merci, Seigneur ! ». Un saint Marc et un saint Marcellin souffrirent cruellement quand, les pieds percés de clous et le corps lié par un poteau, ils entendaient le tyran les apostropher en ces termes : « rendez-vous, misérables, que je vous délivre de ces tortures. » — « De quelle torture parlez-vous ? » fut leur réponse. « Nous n'avons jamais eu part à de plus joyeux festin qu'en ce moment où il nous est donné de souffrir avec bonheur pour l'amour de Jésus-Christ. » Un Saint-Laurent, que ne souffrit-il pas ? Et cependant, alors même qu'il était rôti sur le gril « plus puissante, dit le pape saint Léon, fut la flamme intérieure de l'amour pour le consoler, que le feu du dehors pour torturer ses membres ». L'amour en effet le rendit si invincible, qu'il en vint à railler son tyran et à lui dire : « me voilà rôti à point, tournez-moi et faites-vous servir ma chair. » Mais qu'est-ce donc qui faisait à ce point tressaillir ce grand saint dans de tels tourments, dans une aussi lente agonie ? « Ah ! dit saint Augustin, c'est qu'il était livré au divin amour qui l'empêchait de sentir et les tourments et la mort. »

Ainsi plus les martyrs aimaient Jésus, moins ils sentaient les tourments et la mort, et la seule vue des douleurs d'un Dieu crucifié suffisait à les consoler. En fut-il de même pour notre Mère abreuvée de Douleurs ? Fut-elle, à son tour, consolée par l'amour de son Fils et par la vue de ses souffrances ? Non certes ; car ce Fils qui souffrait était toute la cause de sa douleur et l'amour qu'elle lui portait était son unique et du trop cruel bourreau. Non ; car le martyre de Marie se réduisait tout entier à voir, avec des yeux de compassion, les tourments de son Fils innocent et tendrement aimé. Et voilà pourquoi plus elle l'aimait, plus sa douleur fut amère et inaccessible à tout soulagement. Votre douleur, ô Marie, est immense comme la mer ; qui saura vous guérir ? Oh ! Reine du ciel, les autres martyrs trouvaient dans l'amour de Jésus un baume à leurs blessures ; ***mais pour vous, qui adoucira votre supplice*** ? Qui guérira les trop douloureuses blessures de votre cœur ? N'est-ce pas ce même Fils, qui aurait pu vous soulager, qui est la cause unique de vos peines ? N'est-ce pas l'amour que vous lui portez qui constitue votre martyre ? Aussi, comme le remarque Diez, tandis que les autres martyrs sont représentés chacun avec l'instrument de son supplice : St Paul avec l'épée, saint André avec la croix, Saint-Laurent avec le gril ; Marie nous est dépeinte tenant Jésus mort entre ses bras, parce que Jésus seul fut l'instrument de son martyre à raison de l'amour qu'elle lui avait voué. En un mot, pour résumer avec saint Bernard tout ce que je viens de dire, dans les autres martyrs, ce fut l'immensité de l'amour qui tempéra les horreurs de leurs supplices ; pour la

sainte Vierge, au contraire, plus son amour fut grand, plus intense fut sa douleur, plus épouvantable fut son martyre.

Il est certain que plus on aime un objet, plus on éprouve de peine à le perdre. La mort d'un frère nous est tout autrement sensible que celle d'un animal à notre usage ; la mort d'un fils nous cause plus de larmes que celle d'un ami. Or, dit Corneille à Lapide, pour comprendre qu'elle fut la douleur de Marie à la mort de son Fils, il faudrait savoir de quel amour elle l'aimait. Mais qui ne pourra jamais trouver les proportions de cet amour ? Dans le cœur de Marie, dit le Bienheureux Amédée, s'unissait un double amour de Jésus : l'amour surnaturel qui le lui faisait aimer comme son Dieu, et l'amour naturel qui le lui faisait aimer comme son Fils. De ces deux amours il s'en forma un seul, mais un amour si immense que Guillaume de Paris ne craint pas de dire que la Vierge Marie aima Jésus de tout l'amour qui peut exister dans le cœur d'une simple créature. Et de là, dirai-je avec Richard de Saint-Laurent, comme il n'y eut jamais d'amour égal à son amour, il n'y eut jamais non plus de douleur égale à sa douleur. Si l'amour de Marie pour son Fils fut immense, immense aussi dut être sa douleur quand elle le perdit par la mort. « Car, dit Albert le Grand, où l'amour est extrême, extrême aussi est la douleur. »

En contemplant donc cette Mère divine, le regard fixé sur son Fils attaché mourant à une croix, nous pouvons nous représenter qu'elle nous adresse, en se les appliquant, ces paroles de Jérémie : « Ô vous tous qui passer par le chemin » de cette vie sans compatir à ce que je souffre, arrêtez-vous un instant, « prêtez-moi votre attention » au moment suprême où je vis expirer sous mes yeux le Fils que j'aimais tant, et voyez si parmi tous les affligés de la terre, parmi tous les saints torturés pour la foi, « il est une douleur égale à ma douleur ». (Thren.1,12). « Certes, non, s'écrie saint Bonaventure, il n'a pu exister de douleur plus amère parce que jamais Fils ne fut plus tendrement aimé. » « Jamais, dit saint Laurent Justinien, jamais il n'y eut un tel fils, jamais il n'y eut une telle mère ; jamais il n'y eut un pareil amour, jamais une semblable douleur. Et voilà pourquoi la blessure fut d'autant plus profonde que l'affection fut plus ardente. »

« C'est peu, ajoute à son tour saint Ildephonse, c'est peu de dire que les Douleurs de Marie surpassèrent les tourments de tous les martyrs pris ensemble. ». Au témoignage de saint Anselme, « tous les tourments, si cruels qu'ils aient été, deviennent peu de choses quand on les met en regard de la Passion de Marie ». Et saint Basile dit, dans le même sens, que « la Vierge l'emporte d'autant sur tous les martyrs, que le soleil l'emporte sur le reste des astres ». Le docte Pinamonti conclut ces considérations par un beau sentiment. « Si grande, dit-il, fut la douleur qu'endura cette tendre

Mère dans la Passion de Jésus-Christ, **qu'elle fut capable de compatir dignement à la mort d'un Dieu fait d'homme.** »

« Ô Noble Dame, s'écrie à ce propos saint Bonaventure, pourquoi êtes-vous allée, vous aussi, vous immoler pour nous ? La Passion du Fils ne suffisait-elle pas, si la mère n'était crucifiée en même temps que lui ? » Oh sans doute, la mort de Jésus-Christ ne suffisait que trop à racheter Le monde et une infinité d'autres mondes ; mais elle voulut, cette bonne Mère, entraînée par l'amour qu'elle nous avait voué, aider elle aussi au grand œuvre de notre salut, en y apportant les mérites des souffrances que, pour nous, elle endura sur le Calvaire.

C'est pour ce motif que, dans la pensée d'Albert le Grand, « de même que nous avons les plus grandes obligations à Jésus-Christ, à cause de sa Passion endurée par amour pour nous, ainsi nous en avons de très grandes aussi à Marie, à cause du martyre qu'elle a voulu de son plein gré subir pour notre salut, à la mort de son Fils. » Je dis "de son plein gré" parce que notre douce et tendre Mère, comme un ange le révéla à sainte Brigitte, *aima mieux endurer toutes les peines que de voir les âmes privées du bienfait de la Rédemption et plongées dans l'abîme de leur ancienne déchéance.* On peut dire qu'elle eut d'autre consolation parmi les Douleurs de la Passion, que celle de voir, par la mort de son Fils, le monde racheté de ses crimes, et les hommes, jusque-là les ennemis de Dieu, dorénavant réconciliés avec lui. « Elle se réjouissait au milieu de ses Douleurs, dit Simon de Cascia, parce qu'elle voyait offrir à Dieu un sacrifice capable de racheter le monde et d'apaiser la colère du Tout-Puissant. »

Cet amour si grand de Marie nous impose à nous tous une tête de reconnaissance, et cette reconnaissance exige tout au moins que nous méditations ces Douleurs et que nous sachions compatir. Mais hélas, c'est la plainte que fit la sainte Vierge à sainte Brigitte : *il en est si peu qui compatissent à ses souffrances !* On vit d'ordinaire sans penser. Aussi Marie recommanda-t-elle à sa servante de conserver le souvenir de ses Douleurs. « **je regarde, lui disait-elle, tous les hommes qui vivent dans le monde pour en trouver qui aient compassion de moi et qui pense à mes Douleurs, le nombre en est extrêmement restreint.** Mais vous ma fille, *quoi que je sois oubliée d'un grand nombre, ne m'oubliez jamais : voyez ma douleur, imitez-la autant que vous le pouvez et souffrez avec moi.* »

Pour comprendre combien la sainte Vierge est charmée de voir vivre en nous le souvenir de ses souffrances, il suffira de savoir qu'en l'année 1239 elle apparut à sept de ses dévoués serviteurs qui furent depuis les fondateurs de l'Ordre des Servites de Marie. Elle portait en mains un habit de couleur noire et elle leur recommanda, s'il voulait lui être agréable, **de**

méditer fréquemment ses Douleurs et **d'en garder sans cesse le souvenir** en portant désormais le vêtement lugubre qu'elle leur tendit. Jésus-Christ en personne révéla à la bienheureuse Véronique de Binasco qu'il éprouvait **une satisfaction en quelque sorte plus grande à voir ses fidèles compatir aux Douleurs de sa Mère** qu'à les voir occupés de ses propres Douleurs : « ma fille, lui dit-il un jour au rapport des Bollandistes, j'aime beaucoup les larmes répandues au souvenir de ma Passion ; mais, **à raison de l'amour immense que je porte à Marie ma Mère, j'aime mieux encore la méditation des tourments qu'elle eut à endurer quand j'expirai sur la Croix.** »

Aussi sont-elles immenses les grâces que Jésus promet à ceux qui honorent les Douleurs de sa Mère. Pelbart rapporte, d'après une révélation de sainte Élisabeth que saint Jean l'Évangéliste eut le désir de revoir Marie quand déjà elle était remontée au Ciel. Ce désir fut exaucé. Sa Mère chérie lui apparut et Jésus avec elle. Le saint apôtre entendit que Marie demandait à son Fils une grâce particulière pour ceux qui honoreraient ses souffrances et que le Sauveur, souscrivant à la prière de sa Mère, **leur accorda quatre grâces tout à fait spéciales :**

- premièrement, ceux qui invoqueront la Mère de Dieu au nom de ses Douleurs, mériteront de faire, avant leur mort, une sincère pénitence de tous leurs péchés ;
- secondairement, le Sauveur les assistera dans les tribulations qui pourront fondre sur eux, spécialement à l'heure de la mort ;
- troisièmement, il imprimera en eux le souvenir de sa Passion et, dans le Ciel, il leur en donnera la récompense ;
- quatrièmement, il les remettra aux mains de Marie pour qu'elle en use à leur égard selon son bon plaisir et leur obtienne toutes les grâces qu'elle voudra. »

En preuve de ceci, nous verrons dans l'exemple qui suit de quel secours nous est, pour le salut éternel, la dévotion aux Douleurs de la sainte Vierge.

EXEMPLE

Dans le livre des Révélations de sainte Brigitte, nous lisons qu'un seigneur aussi noble de naissance que perdu de mœurs et d'honneur s'était fait esclave du démon par un pacte formel et l'avait servi pendant soixante ans sans interruption, menant la vie la plus horrible qu'on puisse imaginer sans jamais recourir aux grâces des sacrements. Or ce prince étant tombé mortellement malade, Jésus-Christ, prêt à lui faire la miséricorde, ordonna à sainte Brigitte de dire à son confesseur qu'il allât voir ce malheureux et qu'il

l'exhortât à se confesser. Le prêtre obéit et reçut pour toute réponse du moribond qu'il n'avait pas besoin de confession, qu'il s'était confessé assez souvent pendant sa vie. Le confesseur retourna, mais en vain ; ce pauvre esclave de Satan s'obstina à vouloir mourir dans l'impénitence. Jésus réitérera à la sainte l'ordre d'y renvoyer le confesseur. Le bon prêtre se rendit une troisième fois auprès du mourant et lui rapportera cette fois, la révélation faite à sainte Brigitte, ajoutant que ce seul motif l'avait fait revenir à trois reprises ; qu'au reste le Sauveur voulait user de toute sa miséricorde à son égard. À ces paroles, l'infortuné malade s'attendrit et se mit à pleurer. « Mais comment, dit-il au milieu de ses larmes, comment est-il possible que je reçoive le pardon, moi qui pendant soixante ans n'ai servi que le diable dont je suis esclave et qui ait plus de péchés sur mon âme que de cheveux sur ma tête ? — Mon Fils, répartit le prêtre d'un ton encourageant, n'ayez pas le moindre doute à cet égard ; si vous vous repentez sincèrement de vos crimes, de la part de Dieu je vous promets le pardon. »

Alors ouvrant son cœur à la confiance, ce pauvre malheureux dit à son confesseur : « mon père, je me croyais damné ; il ne me restait aucune espérance de salut ; mais à présent je sens une peine si vive de toutes mes horreurs que je me sens porté à reprendre confiance. Et puisque Dieu ne m'a pas encore abandonné, eh bien, je veux me confesser. » Et de fait, ce jour même il se confessa en quatre fois avec un immense repentir. Le jour suivant il reçut le saint viatique et mourut dans de grands sentiments de contrition et pleinement résigné à la mort.

Après sa mort de Jésus-Christ apparut de nouveau à sainte Brigitte et lui fit connaître que ce pêcheur était sauvé puisqu'il était en purgatoire et qu'il devait son salut à l'intercession de la sainte Vierge, parce que, en dépit de l'épouvantable vie qu'il avait menée, il avait toujours gardé un reste de dévotion aux Douleurs de la sainte Vierge, si bien qu'il n'y pensa jamais sans faire naître en son cœur un sentiment de compassion.

PRIÈRE

Ô Mère, abreuvée de souffrances, ma Mère, Reine des martyrs et Reine des Douleurs, vous avez tant pleuré votre Fils mort en croix pour mon salut ; mais à quoi me serviront vos larmes, si je me damne ? Par les mérites donc de vos Douleurs, obtenez-moi une véritable contrition de mes péchés et un sincère amendement de vie avec une continuelle et affectueuse compassion pour les souffrances de Jésus-Christ et pour vos souffrances, et puisque

Jésus et vous, malgré votre innocence, vous avez tant souffert pour moi, obtenez-moi la grâce, à moi qui ai mérité l'enfer, de souffrir aussi quelque chose par amour pour vous. « Ô bonne Dame, vous dirai-je avec saint Bonaventure, si je vous ai offensée, blessez mon cœur à titre de justice ; si je vous ai bien servie, frappez-moi à titre de récompense. C'est un opprobre pour moi de voir mon Seigneur Jésus couvert de blessures, de vous voir partageant largement ses Douleurs et de rester, moi, sans souffrir. »

Enfin, ô ma Mère, par la peine que vous avez éprouvée en voyant de vos yeux votre Fils parmi tant de tortures incliner la tête et rendre l'esprit sur la Croix, je vous en conjure, obtenez-moi la grâce d'une bonne mort. Oh, ne manquez pas alors, Avocate des pécheurs, d'assister mon âme dans les afflictions et les combats qui l'attendent à ce grand passage qui lui ouvrira l'éternité. Et comme peut-être alors j'aurai perdu la parole et la voix, que je ne serai plus en état d'invoquer votre nom et celui de Jésus, qui font toutes mes espérances, dès aujourd'hui, je demande à votre Fils et à Vous de me secourir en ce moment suprême, en vous disant : « Jésus et Marie, je vous recommande mon âme ». Ainsi soit-il.

CHAPITRE DEUXIÈME



Première douleur de Marie : la prophétie de saint Siméon

Dans cette vallée de larmes tout homme naît pour les douleurs et nul ne peut se soustraire aux maux que chaque jour lui amène. Mais que la vie serait bien plus amère qu'elle ne l'est si chacun avait d'avance la claire intuition de toutes les douleurs qui l'attendent ! « il serait plus que malheureux, disait Sénèque, celui qui connaîtrait tout l'avenir parce qu'il serait malheureux avant même de subir son malheur. » Le Seigneur use de compassion à notre égard en nous dérobant la vue des croix dont notre vie sera semée ; de cette manière, si nous avons à les subir, du moins ne les

subissons-nous qu'une fois. Mais il n'eut pas cette condescendance pour Marie, et par ce qu'il voulait lui conférer **la royauté de la douleur**, parce qu'il voulait la rendre toute semblable à son Fils, il lui mit à tout instant sous les yeux et lui fit ainsi endurer sans trêve toutes les peines qui lui étaient réservées, c'est-à-dire toutes les souffrances de la Passion et de la mort de son bien-aimé Jésus. Voyez saint Siméon dans le temple ; à peine a-t-il reçu le divin Enfant dans ses bras qu'il prédit à sa Mère que cet enfant sera en butte aux contradictions et aux persécutions des hommes et qu'ainsi le glaive de la douleur transpercera son âme à elle : « Et un glaive traversera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœur soient révélées. » (Luc, II, 35.).

La sainte Vierge confia elle-même à Mechtilde qu'à cette parole de saint Siméon toute sa joie se convertit en tristesse. C'est que cette bénie Mère, comme sainte Thérèse reçut la révélation, bien *qu'elle connût déjà le sacrifice qu'elle aurait à faire de la vie de son enfant pour le salut du monde*, n'apprit qu'alors en détails et d'une manière distincte les souffrances et la mort atroce réservées à son pauvre Fils. Elle comprit qu'il serait contredit et contredit en tout : contredit en sa doctrine puisque, loin d'être cru sur parole, il serait considéré comme un blasphémateur quand il enseignerait qu'il était le Fils de Dieu, comme le fait s'accomplit quand l'impie Caïphe s'écria devant le peuple : « Il a blasphémé ; il est digne de mort » (Math, XIII, 65.) ; et contredit dans l'estime de sa personne, puisque, noble et de race royale, il serait méprisé comme un vil manant : « n'est-ce pas là le fils du charpentier ? (Math, XIII, 55.); n'est-ce pas là le charpentier, le fils de Marie ? (Mc, VI, 3.) ; qu'étant la Sagesse même il serait traité d'ignorant : « comment sait-il les Écritures puisqu'il ne les pas apprises ? » (Jn, VII, 15.) ; de faux prophète : « Et ils lui mirent un bandeau sur les yeux et le frappaient au visage... disant : Prophétise, qui est ce qui t'a frappé ? (Lc, XXII, 64.) ; de fou : « Il délire, pourquoi l'écoutez-vous ? » (Jn, X, 20.) ; d'ivrogne, de gourmand, d'habitué des mauvaises compagnies : « C'est un homme de bonne chère et qui aime le vin ; ami des publicains et des pécheurs » (Lc, VII, 34.) ; de magicien : « c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons » (Math, IX, 34.) ; d'hérédité et de démoniaque : « ne disons-nous pas avec raison que tu es un Samaritain et qu'un démon est en toi ? » (Jn, VIII, 48.) ; en un mot, qu'il serait répété si notoirement scélérat qu'il ne fallait pas même d'enquête pour le condamner à mort, comme les juifs l'insinuèrent à Pilate, quand ils lui dirent : « si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne l'aurions pas livré. » (Jn, XVIII, 30.) ; contredit jusque dans son âme, alors que son Père éternel, pour donner cours à la divine Justice, refuserait d'exaucer son instante prière : « mon Père, s'il est

possible, que ce calice passe loin de moi » (Math, XXVI, 39.) ; alors aussi qu'il l'abandonnerait en proie à la crainte, à l'ennui, à la tristesse, au point que ce doux Sauveur, trahissant son affliction, dirait à ses disciples : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » (Math, XXVI, 38.) ; au point encore que sous l'étreinte de ces peines intérieures, le sang s'échapperait de tous les pores en une abondante sueur ; contredit enfin et persécuté dans son corps et dans sa vie, puisque, pour tout renfermer en quelques mots, il serait torturé dans toutes ses membres sacrés : dans ses mains, dans ses pieds, dans sa Face adorable, dans sa tête, dans tout son corps jusqu'à mourir sur un bois infâme, épuisé de sang et couvert d'ignominie !

Quand David, au sein des délices et des grandeurs qui entourent le trône, entendit de la bouche du prophète Nathan cet effroyable oracle : « le fils qui est né de toi sera frappé de mort » (IIe liv des Rois, XII, 14.), il ne sut plus trouver un instant de repos. Il pleura, il jeûna, il coucha sur la dure. Marie, sans rien perdre de la paix profonde de son âme, reçut la nouvelle de la mort de son Enfant et elle continua dans cette paix à envisager dès lors cette horrible perspective. Mais quelle douleur ne lui fallut-t-il pas endurer sans cesse en voyant cet aimable enfant sous ses yeux, en entendant sortir de sa bouche les paroles de la Vie éternelle, en s'édifiant au spectacle de sa conduite toujours remplie de sainteté ? Pendant les trois jours qui précédaient le sacrifice d'Isaac, Abraham eut à souffrir un indescriptible tourment en agissant à l'ordinaire avec cet enfant chéri qu'il devait immoler de sa main. Mais grand Dieu ! Ce ne fut pas trois jours mes trente-trois années que Marie eut à subir une semblable torture. Que dit je "semblable" ? Une torture d'autant plus affreuse que le Fils de Marie l'emportait en amabilité sur le fils d'Abraham. La sainte Vierge elle-même révéla à sainte Brigitte que durant toute sa vie terrestre elle ne fut jamais un instant sans ressentir cette douleur. « Chaque fois que je regardais mon Fils, ajouta-t-elle dans cet épanchement de son cœur, chaque fois que je l'emmaillois de ses pauvres langes, chaque fois que je découvrais ses mains et ses pieds, mon âme était comme transpercée d'un glaive nouveau parce que chaque fois je songeais au Crucifiement à venir. » L'abbé Rupert s'arrête à contempler Marie donnant le lait à son enfant et lui fait dire ces paroles : « Mon bien-aimé m'est un bouquet de myrrhe ; il reposera sur mon sein » (cant des cant, I, 12.). « Oh ! Mon Fils je vous presse entre les bras parce que vous m'êtes cher par-dessus toutes choses ; mais hélas, plus je vous aime, plus vous êtes pour moi un bouquet de myrrhe et de douleurs, parce que je songe plus alors aux peines qui vous attendent. ». « Marie, dit saint Bernardin de Sienne, considérait que la Force des saints devait connaître les faiblesses de l'agonie, que la Beauté du paradis devait perdre

tous ses charmes, que le Maître du monde devait être garrotté comme un criminel, le Créateur de toutes choses rendu livide sous les coups, le Juge de l'univers condamné, la Gloire du ciel couverte d'opprobre, le Roi des rois couronné d'épines et traité comme un roi de dérision. »

Le Père Engelgrave, dans son livre intitulé "la Lumière évangélique", écrit qu'il fut révélé à sainte Brigitte que notre Mère affligée, sachant par avance tout ce que son Fils aurait à souffrir, songeait, quand elle lui donnait le sein, au fiel et au vinaigre dont il serait abreuvé ; quand elle l'emmaillotait, elle pensait aux cordes qui l'enchaîneraient un jour ; quand elle le portait dans ses bras, il lui apparaissait comme cloué à la Croix ; quand elle le contemplait pendant qu'il dormait, il lui semblait qu'il fut mort. Chaque fois qu'elle l'habillait, elle se rappelait que sa robe lui serait un jour cruellement arrachée des épaules avant qu'on le jeta sur la Croix. Chaque fois qu'elle regardait ses mains et ses pieds sacrés, elle pensait aux clous qui devaient les transpercer. « Et alors, disait-elle à sainte Brigitte, alors mes yeux se remplissaient de larmes et mon cœur était oppressé de Douleurs. ». Jésus, dit l'Évangéliste saint Luc, « avançait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes » (Lc,II,52.) ; c'est-à-dire qu'il croissait en sagesse et en grâce dans l'opinion des hommes et, devant Dieu, en ce sens, comme l'explique saint Thomas, que toutes ses actions lui auraient valu un accroissement progressif de mérites, si, dès le principe, la plénitude absolue de la grâce ne lui été conférée à raison de son union hypostatique avec le Verbe.

Mais si le Sauveur grandissait dans l'estime et dans l'amour des autres hommes combien plus il grandissait aux regards de Marie ! Mais, Ô Dieu, plus il devenait aimable à ses yeux, plus était affreuse la douleur d'avoir à le perdre un jour par une mort si cruelle ; plus le temps de sa Passion était proche, plus le glaive de douleur, prédit par Siméon, s'enfonçait profondément dans le Cœur de cette aimante Mère. C'est la révélation qu'un ange apporta du ciel à sainte Brigitte. « Ce glaive de douleur, dit-il, entrait d'autant plus avant dans le cœur de la Vierge que son fils approchait plus de l'instant de sa Passion. »

Si donc Jésus notre Roi et Marie sa très sainte Mère n'ont pas refusé, par amour pour nous, de souffrir, pendant toute leur vie, une douleur si atroce, quelle raison avons-nous de tant nous lamenter quand, à notre tour, nous avons quelque chose à souffrir ? Jésus apparut un jour, sur sa croix, à la sœur Madeleine Orsini de l'Ordre de Saint-Dominique, pendant qu'elle était en proie à de cruelles tribulations. Il l'anima à demeurer avec lui sur la croix en supportant patiemment sa peine. « Mais, Seigneur, eut-elle l'audace de lui dire, vous n'avez été attaché que trois heures à la croix et moi, voilà

bien des années que je m'y vois rivée. Ignorante que vous êtes ! repartit le Sauveur, que dites-vous ? Dès le premier instant de mon existence je souffris sans cesse dans mon cœur les tourments que j'endurai sur la croix à l'instant de ma mort. » Quand donc nous rencontrons quelque souffrance sur notre route et que la plainte cherche à trouver place sur nos lèvres, imaginons-nous que cette même réponse nous est adressée et par Jésus et par sa sainte Mère.

EXEMPLE

Le père Roviglione, de la Compagnie de Jésus, raconte dans son *Bouquet de roses* qu'un certain jeune homme avait la dévotion de visiter chaque jour une image de la Mère des douleurs représentée avec sept glaives dans la poitrine. Une nuit le pauvre malheureux tomba dans un péché mortel. Le matin suivant, arrivé, selon son habitude, devant la statue de Marie, il remarqua qu'il y avait huit glaives, au lieu de sept, dans le cœur de la sainte Vierge. Pendant qu'il continuait à regarder ce fait étrange, il entendit une voix qui lui dit que c'était son péché qui avait fiché ce huitième glaive dans le cœur de sa mère. Attendri et plein de repentir, il courut se confesser et recouvra la grâce de Dieu par l'intercession de sa céleste Avocate.

PRIÈRE

Mère bénie, ma Mère, ce n'est donc pas un glaive unique qui vous a transpercé le cœur, mais autant de glaives que j'ai commis de péchés. Oh ! Ma Souveraine, ce n'est pas à vous qui êtes innocente mais à moi qui suis coupable à supporter tous ces châtements. Mais puisque vous avez voulu tant souffrir pour moi, de grâce, par vos mérites, obtenez-moi un vif repentir de mes fautes et la patience de subir sans me plaindre les traverses de cette vie. Elles seront toujours au-dessous de ce que j'ai mérité, puisque tant de fois j'ai mérité l'enfer. Ainsi soit-il.

CHAPITRE III



Seconde Douleur : la fuite en Égypte

Comme la biche transpercée d'une flèche porte avec elle, partout où elle va, la douleur de sa blessure parce que, en tout lieu, elle porte attachée à ses flancs le trait qui l'a frappée, ainsi notre divine Mère, après la fatale

prophétie de saint Siméon, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, porta toujours avec elle une poignante douleur sans cesse renouvelée au souvenir de la Passion de son Fils. En commentant ce texte du Cantique des cantiques : Et les cheveux de votre tête sont teints de pourpre comme un bandeau de roi (VII, 5), le cardinal Alegrin dit que, par cette chevelure empourprée il faut entendre les pensées de Marie, fixées sans cesse sur la Passion de Jésus-Christ, qui lui faisaient voir à tout moment comme actuellement répandu le sang qui devait sourdre un jour de toutes ses blessures. C'était donc son Fils même qui était la flèche attachée aux flancs ou pour mieux dire au cœur de Marie, et cette flèche lui causait d'autant plus de souffrances que ce Fils se montrait plus aimable, puisque Marie n'en sentait que plus vivement la perte que lui ferait essuyer un jour la mort inhumaine de cet enfant. Venons-en à considérer le second glaive de douleur qui transperça ce cœur de mère lorsqu'il lui fallut fuir en Égypte avec son cher nouveau-né devant la persécution d'Hérode.

Informé de la naissance du Messie, l'attente du peuple juif, Hérode eut la folie de craindre que cet enfant ne vînt lui enlever son trône. « Quel est donc, Hérode, demande saint Fulgence en reprochant à ce roi ses terreurs insensées, quel est le grand motif du trouble qui vous agite ? Le roi qui vient de naître ne prétend point triompher des rois par le fer, mais, ô prodige les soumettre à son empire par sa mort. » Ce fut donc pour ôter la vie à ce rival présumé que ce prince impie attendait les renseignements que lui avaient promis les Mages, à savoir l'indication précise du lieu où se trouvait le roi nouveau-né. Aussi lorsqu'il se vit trompé dans son attente et que les Mages furent retournés par un autre chemin dans leur patrie, ordonna-t-il de mettre à mort tous les jeunes enfants qui vivaient en ce temps aux environs de Bethléem. Alors un ange apparut en songe à saint Joseph et lui dit : « lève-toi et prends l'enfant et sa mère et fuis en Égypte » (Math. II, 13). Gerson pense que sur-le-champ, cette nuit-là même, saint Joseph donna avis à Marie de l'ordre reçu du Ciel, qu'il prit l'enfant et se mit incontinent en route comme paraissent l'insinuer clairement ces paroles du même Évangile : « Et se levant il prit l'enfant et sa mère pendant la nuit et se retira en Égypte » (ib. 14), « Ô Dieu ! dut s'écrier alors Marie, comme se le figure Albert le Grand, il sera donc contraint de fuir devant les hommes Celui qui est venu sauver les hommes ! » Et elle comprit dès lors, la pauvre mère, que déjà commençait à s'accomplir sur son Fils l'oracle de Siméon : « Cet enfant est posé en butte à la contradiction », en voyant qu'à peine né il était persécuté à mort. « Oh ! s'écrie saint Jean Chrysostome, quelle douleur a dû envahir le cœur de Marie quand elle s'est entendu intimer l'ordre cruel de s'exiler avec son Fils, quand il lui fut dit : Fuyez loin de vos proches auprès

d'étrangers, loin du sanctuaire de Dieu auprès des temples des idoles ! Quelle misère plus grande que celle de ce pauvre enfant nouveau-né, suspendu au cou de sa mère et condamné à fuir avec elle dans le plus extrême dénuement ! »

Il est facile à chacun de comprendre ce que Marie eut à souffrir dans ce voyage. La route était bien longue avant d'entrer en Égypte. Les auteurs calculent communément avec le P. Barradas qu'elle était de quatre cents milles, c'est-à-dire qu'il fallut au moins trente jours pour la parcourir. Ensuite, au dire de saint Bonaventure, elle était coupée de forêts, inexplorée, raboteuse et déserte. On était en hiver et partant il fallait marcher à travers les neiges, les pluies et les vents par des chemins défoncés et boueux. Marie n'avait guère qu'une quinzaine années ; elle était d'une constitution délicate et peu faite pour de pareils voyages. Et personne pour la servir ! « Joseph et Marie, dit ; saint Pierre Chrysologue, n'ont point de domestiques ; ils sont tout à la fois et les maîtres et les valets. » Ô Dieu ! Que c'était donc pitié de voir celle toute jeune mère portant dans ses bras ce petit enfant, né de quelques jours, courant le monde en fugitive ! « comment faisaient-ils pour se procurer de quoi vivre ? se demande saint Bonaventure. Où reposaient-ils la nuit ? Quelle était leur hôtellerie ? » Et de quoi donc se nourrissaient-ils si ce n'est d'un croûton de pain durci, emporté par saint Joseph ou reçu à titre d'aumône ? Où pouvaient-ils dormir sur cette route dont la moitié, au dire des auteurs, traversait un désert où certes il n'y avait ni maisons, ni hôtelleries ? Où, si ce n'est sur le sable ou sous quelque arbre de la forêt, à la belle étoile, exposés aux voleurs et à la dent des bêtes féroces qui abondent en Égypte ? Oh ! qui aurait rencontré dans ces conditions ces trois personnages les plus augustes du monde, pour qui les eût-il pris si ce n'est pour de pauvres mendiants, pour de misérables vagabonds ?

Arrivés en Égypte, ils fixèrent leur séjour dans un village appelé Ma-Tharée comme le veulent Brocard et Jansenius, bien que saint Anselme prétende qu'ils habitèrent la ville d'Héliopolis nommée autrefois Memphis et aujourd'hui le Caire. Et puis considérez quel dut être le degré de leur indigence pendant les sept années qu'ils passèrent là, au sentiment de saint Antonin, de saint Thomas et d'autres auteurs. Ils étaient étrangers, inconnus, sans revenus, sans argent, sans parenté ; à peine arrivaient-ils à se soutenir grâce à des labeurs réservés aux gens de peine. « Comme ils étaient dans l'indigence, dit saint Basile, il est évident qu'ils durent prodiguer leurs sueurs pour se procurer le nécessaire. » Au dire de Ludolphe de Saxe – ceci peut servir de consolation aux déshérités de la fortune – Marie y vécut dans une pauvreté si extrême que plus d'une fois il

lui arriva de ne pouvoir donner à son Fils le morceau de pain qu'il réclamait pour apaiser sa faim.

Après la mort d'Hérode, raconte le même Évangéliste saint Matthieu, l'ange apparut de nouveau en songe à saint Joseph et lui ordonna retourner en Judée. Parlant de ce retour, saint Bonaventure se plaît à méditer le surcroît que dut en éprouver la sainte Vierge à raison des incommodités que Jésus eut à souffrir dans cet âge tendre de sept ans environ, puisque à cet âge, comme le fait remarquer ce saint docteur, il était trop grand pour être porté et trop petit pour soutenir une si longue marche.

À la vue de Jésus et de Marie, passant à travers le monde en pèlerins fugitifs, il nous est aisé de conclure que nous aussi nous devons vivre en pèlerins ici-bas, sans nous attacher aux biens que le monde nous présente, puisque en tout cas il nous faudra bientôt les quitter pour marcher vers l'éternité. « Nous n'avons pas, dit l'Apôtre, de cité permanente ici-bas, mais nous sommes à la recherche de la cité à venir » (Hebr. XIII, 14). Et saint Augustin ajoute : « Vous n'êtes qu'un hôte ; vous regardez et vous passez. » Cette vue nous enseigne ensuite à embrasser les croix puisqu'il n'est pas possible de vivre sans croix en ce monde. À ce propos nous pouvons nous rappeler un trait de la vie de la bienheureuse Véronique de Binasco. Cette sainte religieuse, de l'Ordre de Saint-Augustin, se sentit un jour portée à accompagner en esprit Marie et son enfant Jésus dans ce voyage en Égypte. Arrivée au terme de cette longue course, elle eut le bonheur d'entendre la Mère de Dieu qui lui dit : « Ma fille, tu as vu au prix de quelles fatigues nous sommes arrivés dans ce pays ; or sache que nul ne reçoit des grâces si ce n'est en souffrant. »

Si l'on veut moins sentir les souffrances de cette vie, il faut prendre avec soi et Jésus et Marie, sa Mère. *Accipe puerum et matrem ejus* (Math. II, 13). À qui porte, avec amour, dans son cœur ce Fils et cette Mère, toutes les peines deviennent non-seulement légères mais douces et désirables. Aimons-les donc, consolons Marie en accueillant au plus intime de notre cœur ce Fils que les hommes, aujourd'hui encore, ne cessent de poursuivre par leurs péchés.

EXEMPLE

Un jour la sainte Vierge apparut à sainte Colette de l'Ordre de Saint-François, et lui fit voir dans un bassin l'enfant Jésus tout déchiqueté en lui disant : « Voyez comme les pécheurs ne cessent de traiter mon Fils, en renouvelant sa mort et mes douleurs. Ma fille, priez pour eux, qu'ils se convertissent. » Le même auteur qui rapporte ce fait, raconte en outre une vision de la vénérable sœur Jeanne de Jésus et de Marie, elle aussi franciscaine. Méditant un jour sur l'enfant Jésus persécuté par Hérode, elle entendit un grand vacarme comme de gens armés, se ruant à la poursuite de quelqu'un. Ensuite elle vit apparaître un très bel enfant, épuisé de fatigue, qui lui dit en fuyant : « Ma chère Jeanne, secourez-moi, cachez moi. Je suis Jésus de Nazareth ; je fuis les pécheurs qui veulent me tuer et qui me poursuivent à l'exemple d'Hérode sauvez moi ! »

PRIÈRE

Ainsi donc, Ô Marie, ce n'est pas assez pour les hommes que votre Fils soit mort de leurs mains, qu'ils l'aient persécuté jusqu'à la tombe, ces ingrats, Ô Mère inconsolable, s'obstinent à le poursuivre toujours par leurs péchés et à vous abreuver sans cesse de douleurs ! Et je suis, moi, Ô grand Dieu, je suis, moi, un de ces misérables ! Oh ! ma très douce Mère, Obtenez-moi des larmes pour pleurer une si horrible ingratitude ! Et puis, par les souffrances que vous avez endurées dans ce long voyage en Égypte, accordez-moi votre assistance sur la route qui me conduit à l'éternité, afin qu'au terme de ma carrière je puisse arriver dans la patrie des bienheureux à aimer avec vous mon Sauveur tant persécuté ici-bas. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IV



Troisième Douleur de Marie : Jésus resté au Temple

L'apôtre saint Jacques nous avertit que toute notre perfection git dans la vertu de patience. « La patience, dit-il, parachève l'œuvre de manière que vous soyez parfaits et consommés sans que rien vous manque » (Jacq. I, 4). Le Seigneur donc ayant voulu nous fournir en Marie un type de perfection, a dû l'accabler de peines afin qu'il nous fût donné d'admirer et d'imiter en elle une patience véritablement héroïque. Or, parmi les douleurs que la Mère de Dieu, eut à souffrir dans cette vie, une des plus grandes fut celle que nous avons à considérer maintenant, je veux dire la douleur d'avoir perdu Jésus lorsqu'il resta dans le Temple à l'insu de ses parents. L'aveugle-né sent moins la privation cruelle de ne pas jouir de la lumière du jour ; mais un homme qui a eu le bonheur de voir et de se sentir en possession de la lumière souffre horriblement de s'en voir privé, quand un accident le rend aveugle. De même, les âmes malheureuses qui, aveuglées par les boues de ce monde, n'ont que peu connu Dieu, ne sentent guère non plus le malheur de l'avoir perdu. Mais quand, au contraire, éclairé de la lumière d'en haut, on s'est rendu digne de jouir avec amour de la douce présence du Bien suprême, Ô Dieu ! Quel épouvantable tourment de s'en voir subitement frustré. Il n'est pas difficile après cela de comprendre

combien Marie, qui avait le privilège de posséder sans cesse auprès d'elle son doux et bien aimé Fils, dut sentir douloureusement ce troisième glaive qui lui traversa le cœur, alors qu'elle perdit Jésus à Jérusalem et qu'elle s'en vit éloignée pendant trois jours.

Saint Luc raconte, au second chapitre de son Évangile, que la sainte Vierge, avec son époux saint Joseph et Jésus son enfant, avaient la coutume de visiter chaque année le Temple à la solennité de Pâques, et qu'une année, le Sauveur, lors âgé de douze ans, étant resté à Jérusalem, elle ne s'en aperçut point, persuadée qu'il était en compagnie de ses proches ; mais qu'arrivée à Nazareth elle chercha vainement son Enfant et que ne l'ayant pas trouvé elle retourna à Jérusalem et ne le découvrit enfin qu'après trois jours d'anxieuses recherches. Représentons-nous quelle peine dut éprouver cette mère affligée pendant les trois jours qu'elle erra partout réclamant son fils et répétant avec l'Épouse des Cantiques : « N'avez-vous pas vu celui que mon cœur aime ? » (Cant. des cant. III,3.) Mais rien ; pas le moindre renseignement à recueillir. Oh ! Avec combien plus de tendresse Marie, épuisée de fatigue, mais sans avoir trouvé son bien-aimé, dut redire les paroles de Ruben quand il ne retrouva plus son frère Joseph dans la citerne où ses frères l'avaient descendu : « L'enfant a disparu, où donc irai-je ? » (Gen. XXXVII, 30.) « Mon Jésus, mon enfant adoré, où est-il ? Où faut-il que j'aille pour le retrouver ? Mais où donc irai-je sans mon trésor ? Et puis ses pleurs coulaient et pendant trois jours entiers elle put dire en toute vérité avec David : « Mes larmes me tinrent lieu de pain et la nuit et le jour, alors qu'on me dit chaque jour : Où est votre Dieu ? » (Ps. XLI, 4.) Cette pauvre mère, nous dit avec raison Pelbart, ne ferma pas l'œil pendant ces longues nuits ; elle les passait à pleurer et à prier Dieu qu'il lui rendît son enfant ; et bien des fois elle répétait à son Fils absent, selon l'application que fait de ses paroles le cœur aimant de saint Bernard : « Dites-moi, ô mon Fils, où vous prenez votre repos (Cant. des Cant. I, 6) ; ne me condamnez pas à errer plus longtemps pour vous trouver »

Il est des auteurs qui prétendent que cette Douleur de Marie ne fut pas seulement une des plus grandes de sa vie, mais qu'elle en fut la plus grande et la plus amère. Ce sentiment est fondé en raison. Et d'abord, dans toutes ses autres douleurs, Marie eut Jésus auprès d'elle ; Elle souffrit en entendant la prophétie de saint Siméon, elle souffrit dans sa fuite en Égypte, mais elle souffrit avec Jésus ; tandis qu'ici elle souffre loin de lui, sans même savoir où il se trouve. Elle gémit avec le Prophète : « La lumière de mes yeux n'est plus avec moi » (Ps. XXVII, 11). Mon Jésus n'est plus à mes côtés ; il vit séparé de moi et je ne sais où le chercher. « Elle souffrit plus dans cette circonstance, dit Origène, que ne souffrit aucun martyr

dans la séparation violente de son âme d'avec son corps. » Oh ! que ces trois jours furent longs pour Marie ! Ils lui parurent trois siècles remplis d'amertume, sans apparence de consolation. « Eh ! qui pourrait me consoler ? disait-elle avec Jérémie ; puisque mon unique consolateur est loin de moi ? Je n'ai plus que des larmes et mes yeux sont inondés de pleurs » (Thr I, 16). Et avec Tobie : « Quelle joie pourrais-je goûter, assise dans les ténèbres et privée de la lumière du ciel » (Tob. v, 42) ?

Ensuite, dans ses autres douleurs Marie en connaissait la cause et le but, à savoir la rédemption du monde et la volonté du Ciel ; mais ici elle ne connaissait pas la cause de cette absence de son Fils. Elle se désolait d'autant plus, dit le pieux Lansperg, que, dans sa profonde humilité, elle se prenait à croire qu'elle était indigne de veiller sur un trésor si précieux. Et qui sait ? peut-être se demandait-elle si elle l'avait servi comme elle le devait, si elle n'avait pas commis quelque négligence qui lui valût cet abandon ! « Ils le cherchaient, dit Origène, en parlant de Marie et de Joseph, pleins de crainte qu'il ne les eût définitivement quittés. » En tout cas il est certain qu'il n'existe point de peine plus grande pour un cœur qui aime Dieu, que la crainte de lui avoir déplu. De là vient que, dans cette circonstance seulement, Marie fit entendre, parmi ses lamentations, comme une plainte amoureuse, lorsque ayant trouvé son Fis, elle lui dit : « Mon Fils que nous avez-vous fait ainsi ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions pleins de tristesse » (Luc II,48). Par ces paroles, Marie ne prétendait point réprimander Jésus, comme les hérétiques lui font l'outrage de le prétendre, mais seulement lui dépeindre la douleur que leur amour pour sa personne leur avait fait éprouver à elle et à saint Joseph. « Ce n'était pas un reproche, dit sagement Denis le Chartreux, mais une plainte inspirée par l'amour. »

Veut-on savoir en un mot combien ce troisième glaive frappa douloureusement le Cœur de la sainte Vierge ? Voici : La bienheureuse Bienvenue, vierge du tiers-ordre de Saint-Dominique, fit connaître un jour à la Mère de Dieu le désir qu'elle éprouvait d'avoir quelque part à la douleur que son cœur maternel avait ressentie en cette pénible occurrence. Marie exauça le désir de sa servante. Elle lui apparut avec l'Enfant Jésus dans les bras ; mais, tandis que Bienvenue contemplait, ivre de joie, la beauté du divin Enfant, tout à coup sa mère disparut avec lui et la bienheureuse ne vit plus rien. Cette soudaine privation lui fut si extraordinairement pénible, qu'elle supplia Marie d'avoir pitié d'elle et de ne la point faire mourir de douleur. Trois jours après, la sainte Vierge lui apparut de nouveau et lui dit : « Or donc, ma fille, sachez que votre peine n'a été qu'une faible parcelle de la douleur que j'ai ressentie quand j'ai perdu mon Enfant. »

Cette douleur de Marie doit avant tout servir d'encouragement aux âmes délaissées qui ne jouissent plus comme autrefois de la douce présence de leur Seigneur. Qu'elles pleurent, soit ; mais qu'elle pleurent sans se troubler, comme pleura Marie dans l'absence de son Enfant, et qu'elles aient le courage de ne pas craindre pour cela d'avoir perdu la grâce de Dieu, dont Dieu lui-même disait à sainte Thérèse : « Personne ne se perd sans le savoir et personne ne reste dans l'illusion sans vouloir y rester. » Si le Seigneur disparaît des yeux de cette âme qui l'aime, pour cela il ne disparaît pas de son cœur. Il se cache souvent pour être recherché avec un désir et un amour plus vifs. Mais qui veut trouver Jésus ne doit pas le chercher parmi les délices et les plaisirs du monde, mais parmi les croix et les mortifications, comme Marie l'insinue en disant à son Fils : Nous vous cherchions pleins de tristesse. « Apprenez de Marie à chercher Jésus », dit Origène.

Ensuite nous ne devons pas en ce monde chercher autre chose que Jésus. Job n'était point malheureux, quoiqu'il eût perdu tout ce qu'il possédait ici-bas : richesse, enfants, santé, honneur et qu'il se vît réduit à descendre du trône sur un fumier. Il gardait Dieu avec lui et il en était heureux. « Il avait perdu ce que Dieu lui avait donné, dit saint Augustin, mais il possédait Dieu lui-même. » Ces âmes-là sont vraiment malheureuses et à plaindre qui ont perdu Dieu. Si Marie pleura amèrement l'absence de son Fils pendant ces trois jours, quelles larmes n'ont-ils pas à verser ces pécheurs qui ont perdu la grâce divine, et à qui Dieu adresse ces terribles paroles : « Vous n'êtes pas mon peuple et je ne suis plus à vous » (Osée, 1, 9) ? Car c'est là ce que fait le péché : il sépare l'âme d'avec Dieu. « Vos péchés, dit Isaïe, ont mis une barrière entre vous et votre Dieu » (Is. LIX, 2). Et de là vient qu'alors même qu'ils possèdent tous les avantages de cette vie, parce qu'ils ont perdu Dieu, tout ce qui est sur la terre leur devient fumée et tourment, comme Salomon en fait l'aveu : « Et voilà que tout est vanité et affliction d'esprit » (Eccl. I, 14). « Mais le comble de la disgrâce pour ces pauvres âmes aveuglées, dit saint Augustin, c'est de voir que s'ils perdent un bœuf, ils ne laissent pas de courir après ; s'ils perdent une brebis ils n'épargnent aucune diligence pour la retrouver ; s'ils perdent un âne, ils n'ont plus de repos, et quand ils perdent Dieu, leur souverain Bien, ils mangent, ils boivent et ils reposent ! »

EXEMPLE

Dans les lettres annuelles de la Compagnie de Jésus, il est raconté qu'aux Indes, un jeune homme voulant un jour sortir de sa chambre pour commettre un péché grave, entendit une voix qui lui dit : « Arrête ; où vas-tu ? » Il se retourna et vit la statue de Notre-Dame des sept douleurs qui se trouvait là, tirer le glaive enfoncé dans son sein, le lui présenter en lui disant : « Prends ce glaive et frappe-moi ; mais ne transperce pas mon Fils en commettant ce péché. » À ces mots le jeune homme se prosterna par terre, versa d'abondantes larmes de contrition, demanda à Dieu et à Marie le pardon de sa faute et l'obtint.

PRIÈRE

Ô Vierge bénie, pourquoi êtes-vous si triste, fi cherchant votre Fils égaré ? Est-ce parce que vous ignorez où il est ? Mais ne savez-vous, qu'il est dans votre cœur ? Ne savez-vous pas qu'il se nourrit parmi les lis ? Vous le dites vous-même : « Mon bien-aimé est à moi et je suis lui qui se nourrit parmi les lis » (Cant. des cant. II,16). Vos pensées, vos affections tout humbles, toutes pures et saintes, sont autant de lis qui invitent le divin Époux à habiter dans votre cœur. Oh ! Marie, vous soupirez après Jésus, vous qui n'aimez que lui ! Laissez à moi ces soupirs, à moi et à tant de pécheurs qui ne l'aiment point et qui l'ont perdu en l'offensant. Ma tout aimable Mère, si, par ma faute, votre Fils n'est point encore rentré dans mon âme, oh ! Faites que je le retrouve ! Je sais bien qu'il se laisse trouver par qui le recherche : « Le Seigneur est bon... pour l'âme qui le cherche » (Thr. III ; 25). Mais faites donc que je le cherche comme je dois le chercher. Vous êtes la porte par laquelle tous les hommes arrivent à trouver Jésus ; c'est par vous que j'espère le trouver à mon tour. Ainsi soit-il.

CHAPITRE V



Quatrième Douleur de Marie : la rencontre de Jésus sur le chemin du Calvaire

Pour se faire une idée de la douleur immense de Marie à la mort de Jésus, son Fils, il faut considérer, dit saint Bernardin, l'amour qu'une telle mère portait à un tel fils. Les mères en général ressentent les peines de leurs enfants comme les leurs propres. Aussi, voyez : quand la Chananéenne pria le Sauveur de délivrer sa fille qui était possédée du démon, elle le conjura bien plutôt d'avoir compassion d'elle que de sa fille : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David ; Ma fille est horriblement tourmentée par le démon » (Matth. Xv, 22). Mais quelle mère n'aima jamais son enfant autant que Marie aima Jésus ? Il était son enfant unique, élevé au prix de tant de peines ; il était souverainement aimable et infiniment épris de sa mère ; il était le Fils de Marie, mais en même temps il était le Fils de Dieu, venu sur la terre, comme il le dit lui-même, pour allumer dans les hommes le feu de l'amour divin. « Je suis venu, dit-il, apporter le feu dans ce monde, et que

veux-je sinon qu'il s'enflamme ! » (Luc. XII, 49.) Jugez donc quelle flamme d'amour il a dû faire naître dans un cœur aussi pur, aussi libre de toute affection terrestre, que l'était le cœur de sa sainte Mère. Tout est dans ce mot que la sainte Vierge adressa un jour à sainte Brigitte : « De mon cœur et de celui de mon Fils, l'amour ne faisait qu'un cœur. » cette double qualité de servante et de mère d'une part, de fils et de Dieu de l'autre, produisit dans le cœur de Marie comme un vaste incendie qui en comprenait mille. Mais tout cet incendie d'amour se changea, au temps de la Passion, en un océan de douleur. « Non, dit saint Bernardin, toutes les souffrances de la terre, quand on les réunirait en un seul cœur, n'égaleraient pas les douleurs de la glorieuse Vierge Marie. » S'il est vrai, comme le dit saint Laurent Justinien, que les blessures de Marie furent d'autant plus profondes, que son amour était plus tendre, qui nous dira ce qu'elle dut éprouver en particulier, lorsqu'elle rencontra son Fils, déjà condamné à mort, chargé de sa croix, marchant au lieu de son supplice ? C'est le quatrième glaive de douleur que nous avons à considérer pour le moment. Lorsqu'approcha le jour de la Passion du Sauveur, la sainte Vierge, comme elle en fit la confiance à sainte Brigitte, ne réussit plus à modérer ses pleurs en songeant à ce Fils bien-aimé qu'il lui faudrait perdre bientôt. La crainte de ce spectacle horrible qui approchait toujours inondait tous ses membres d'une sorte de sueur glaciale. Mais enfin voilà l'heure venue. Jésus fait en pleurant ses adieux à sa Mère pour marcher à la mort. Saint Bonaventure médite quelle a pu être l'occupation de Marie en cette nuit funeste : « Vous l'avez passée sans sommeil, dit-il à la sainte Vierge, et pendant que tous dormaient, vous seule veilliez. » Le matin venu, les disciples du Sauveur arrivèrent tour à tour apporter à la pauvre Mère, qui cette nouvelle-ci, qui cette nouvelle-là, mais toutes également navrantes ; ainsi se vérifiait la parole de Jérémie : « Elle pleura toute la nuit et les larmes ne purent sécher sur ses joues ; de tous ses amis pas un qui la consolât » (Thr. 1,2). L'un rapportait les mauvais traitements endurés par Jésus dans la maison de Caïphe ; l'autre les mépris auxquels il fut en butte de la part d'Hérode. Enfin – pour laisser de côté ce qui touche moins directement à notre sujet – enfin, arriva saint Jean qui annonça à Marie que le très inique Pilate l'avait condamné à mourir sur la Croix. Très inique, en effet, ce misérable juge qui, selon la belle expression de saint Léon, ne rougit pas de l'envoyer à mort avec cette même bouche qui avait proclamé son innocence. « Hélas, pauvre mère, lui dit saint Jean, déjà votre enfant a entendu sa condamnation ; déjà il est sorti du prétoire chargé de sa Croix pour marcher au Calvaire. Oh ! Venez, hâtez-vous si vous voulez le voir

encore, si vous voulez lui jeter un suprême adieu sur la route qu'il lui faut suivre. »

Et Marie sortit avec saint Jean. Aux traces de sang empreintes sur le sol, elle put reconnaître les rues par où son Fils avait passé, comme elle daigna le révéler à sainte Brigitte. Saint Bonaventure, dans sa sixième méditation suppose que la sainte Vierge, pour parcourir son chemin, prit une rue de traverse et alla se placer à l'angle d'une des rues principales pour se rencontrer avec son Fils quand il passerait par là. « Mère inconsolable, dit saint Bernard, elle courut au-devant de son Fils abreuvé de douleurs. » Et là, en attendant le passage de Jésus, elle entendit les Juifs qui la connaissaient proférer mille injures contre son Fils bien-aimé et se permettre peut-être mille bouffonneries sur son propre compte. Mais bientôt, ô Ciel quel appareil de douleur vient frapper son regard : des clous, des marteaux, des cordes, les divers instruments de la mort de son Fils, portés à la tête du cortège ! Ah ! Quel glaive pour son cœur d'entendre le héraut publier, à son de trompe, la sentence prononcée contre son Jésus ! Et quand tout cet attirail de mort a disparu, quand le crieur public et les autres ministres de la justice ont passé, elle lève les yeux et que voit-elle ô grand Dieu ? Un homme, jeune encore, inondé de sang, criblé de blessures, déchiré des pieds à la tête, un faisceau d'épines sur la tête, et sur les épaules deux lourdes pièces de bois ! Elle regarde, elle semble ne point reconnaître ce prétendu malfaiteur, elle dit avec Isaïe : « Et nous l'avons vu et il n'avait plus d'aspect » (Is. LIII, 2), car les blessures, les contusions, le sang noirci qui le couvre Lui donnent l'apparence d'un lépreux : *Putavimus eum quasi leprosum* (ib. I), si bien qu'il est devenu méconnaissable : *Et quasi absconditus vultus ejus et despectus ; unde nec reputavimus eum* (ib.3).

Mais enfin l'œil de l'amour a percé plus avant que les yeux du corps. Marie a reconnu son Fils. Oh ! Quelles furent alors, se demande saint Pierre d'Alcantara dans ses méditations, et la tendresse et la crainte dans le cœur de Marie ! D'une part, elle désirait fixer ses yeux, sur lui ; de l'autre, elle tremblait de regarder ce visage si horriblement défiguré. Soudain Jésus, soulevant péniblement le sang caillé qui alourdissait sa paupière, comme il fut révélé à sainte Brigitte, jette un regard sur sa Mère et sa Mère sur lui ; ces deux regards se rencontrent et se confondent ! Oh ! Regards trois fois douloureux qui, semblables à deux flèches acérées, percent à la fois ces deux cœurs épris l'un pour l'autre du plus ardent amour !

Quand Marguerite, la fille de Thomas Morus¹, rencontra son père marchant à l'échafaud, elle ne put que jeter ce double cri : « Ô mon père, mon père ! » et elle tomba évanouie à ses pieds. Marie, à la vue de son Fils traîné au Calvaire, ne s'évanouit point, non, parce qu'il ne seyait pas à une telle mère de perdre l'usage de la raison, comme le remarque le père Suarez ; elle ne mourut point parce que Dieu la réservait à un martyr plus douloureux ; mais, si elle n'expira pas à cette vue, elle éprouva, certes une douleur assez grande pour lui donner mille fois la mort. « Marie voulut embrasser Jésus, dit saint Anselme ; mais les agents de la justice la repoussèrent avec force injures et firent avancer le Sauveur sans égard pour son affliction. »

Et Marie le suivit. Où allez-vous, ô Vierge sainte ? Au Calvaire ? Espérez-vous avoir le courage de voir suspendu à une croix Celui qui est votre vie ? « Arrêtez, ma mère, a dû lui crier Jésus, comme le médite saint Laurent Justinien ; où voulez-vous aller ? où voulez-vous me suivre ? Mon tourment sera le vôtre, votre martyr sera le mien. » Mais, sans se laisser effrayer par la douleur de voir Jésus expirer sur la croix, Marie ne veut plus se séparer de lui. Jésus marche le premier et sa mère le suit, « prenant elle aussi sa Croix, dit l'abbé Guillaume, pour être crucifiée avec lui ! »

Saint Jean Chrysostome fait la remarque que nous savons compatir même aux souffrances des bêtes. Si nous voyions une lionne s'obstiner à suivre son lionceau quand on le conduirait à la mort, toute féroce qu'elle est, nous en aurions pitié. Et nous pourrions voir sans nous attendrir Marie marchant à la suite de son agneau immaculé qu'on traite misérablement à la mort ? **Ayons donc compassion d'Elle et mettons notre honneur à accompagner avec elle son divin Fils, en portant avec patience les croix que le Seigneur nous envoie.** « Pourquoi, demande saint Jean Chrysostome, Jésus-Christ, qui, dans toutes ses autres souffrances, a voulu être seul, a-t-il consenti que le Cyrénéen l'aidât à porter sa Croix ? **C'est, répond-il pour nous faire comprendre que la Croix de Jésus-Christ ne suffit point sans la vôtre.** » Si nous ne portons pas avec résignation et jusqu'à la mort notre croix, celle de Jésus ne suffira pas à nous sauver.

EXEMPLE

Le divin Sauveur apparut un jour à une religieuse de Florence nommée Diomire, et lui dit : « Pensez à moi et aimez-moi, et je penserai à vous et je

¹ Thomas Morus est le nom latinisé de Thomas More, juriste, historien, philosophe, homme politique anglais béatifié et canonisé en 1935.

vous aimerai » ; et ce disant il lui présenta une croix entourée d'un bouquet de fleurs, lui signifiant ainsi que, sur cette terre, les consolations des saints doivent toujours être accompagnées de la croix, car c'est la croix qui unit les âmes à Dieu. – Le bienheureux Jérôme Emilien étant encore soldat et tout rempli de vices, se vit enfermer dans une tour par ses ennemis. Ce fâcheux événement le frappa et lui fit ouvrir les yeux à la lumière d'en haut. Il résolut de changer de vie et s'adressa avec confiance à la sainte Vierge. Avec l'aide de cette auguste Mère, il commença dès lors à mener la vie d'un saint, si bien qu'un jour il eut le bonheur de voir, dans le ciel, la place élevée que Dieu lui avait préparée. Il devint le fondateur des Somasques et mourut comme un saint. C'est lui que l'Église a mis dernièrement² au nombre des bienheureux.

PRIÈRE

Ô ma Mère, vous que je vois si cruellement affligée, je vous conjure, par la Douleur que vous avez éprouvée en voyant votre bien-aimé Jésus conduit à la-mort, de m'obtenir la grâce de porter avec patience les croix que le Ciel m'envoie. Heureux si je parviens, à mon tour, à vous accompagner en portant ma croix jusqu'à mort ! Jésus et Vous, malgré votre innocence, vous avez porté une croix bien lourde et moi, pécheur, moi qui ai mérité l'enfer, je refuserais de porter la mienne ! Oh ! Vierge immaculée, c'est de vous que j'attends du secours pour porter mes croix en toute patience. Ainsi soit-il.

² Saint Jérôme Emilien fut béatifié par Benoit XIV, le 22 septembre 1747 et canonisé par Clément XIII le 16 juillet 1767.

CHAPITRE VI



Cinquième douleur de Marie : le mort de Jésus

Voici, certes, un nouveau genre de martyr : une mère condamnée à voir mourir sous ses yeux, dans les tourments les plus horribles, son Fils innocent et aimé de toute la tendresse d'un cœur de mère. Stabat autem juxta crucem **mater ejus** (Jean, XIX, 25). On dirait que saint Jean ne trouve pas d'autre expression pour dépeindre le martyr de Marie. « Près de la croix de Jésus se trouvait **sa mère** ». Contemplez-la cette mère, là, près de la croix où agonise son enfant, et puis dites s'il est une douleur égale à sa douleur. Arrêtons-nous donc à notre tour sur le Calvaire et considérons à présent ce cinquième glaive qui perça le cœur de Marie à la mort de Jésus.

Dès que notre divin Rédempteur, épuisé de fatigue, fut arrivé au sommet de la colline, les bourreaux le dépouillèrent de ses vêtements et le clouèrent à la croix par les pieds, non pas, dit saint Bernard, avec des clous pointus, mais avec des clous dont la pointe était brisée pour le faire souffrir davantage.

Après l'avoir crucifié, ils affermirent le pied de la croix et le laissèrent mourir ainsi sans plus s'en occuper. Mais si les bourreaux s'en vont, Marie ne s'en va point. Elle n'en approche que davantage de la croix pour assister

de plus près à sa mort. « Je n'étais pas séparée de lui, disait la sainte Vierge à sainte Brigitte ; j'étais la plus proche de sa croix. » Mais que vous sert-il, ô bonne Dame, lui demande saint Bonaventure, d'aller au Calvaire pour y voir expirer votre Fils ? Pourquoi la honte ou du moins l'horreur d'un tel crime ne vous retint-elle point ? La honte : puisque l'opprobre de ce Fils rejaillissait sur vous qui êtes sa mère. L'horreur d'un tel crime : puisqu'il s'agissait d'un Dieu crucifié par ses propres créatures. – Ah ! répond le même docteur, c'est que, tout à sa douleur, votre cœur, ne songeait point à l'horreur de ce spectacle. » Il ne songeait point à ses propres épreuves ; il ne s'occupait que des souffrances et de la mort votre Fils bien-aimé et c'est pour cette raison que vous voulûtes rester auprès de lui, tout au moins pour compatir à ses douleurs ! Oh ! qu'elle fut vraiment mère alors, s'écrie l'abbé Gueric, puisque la mort même ne fut pas capable de la séparer de son Enfant !

Mais, ô Dieu, quel spectacle douloureux se présente à nos considérations. Sur la croix, Jésus le meilleur des fils, en proie aux tortures de l'agonie ; et, sous la croix, la meilleure des mères réduite à l'agonie par les douleurs qu'elle voit souffrir à son Enfant et qui la brisent autant que lui. Marie a daigné révéler à sainte Brigitte l'état pitoyable de son Fils mourant, tel que ses yeux le virent sur la Croix. « Mon bien-aimé Jésus, lui dit-elle, était suspendu à la croix, épuisé de souffrance et prêt rendre l'âme. Ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, étaient à moitié fermés et mourants ; ses lèvres disjointes laissaient apercevoir l'intérieur de sa bouche, ses joues décharnées collaient à ses dents, ses mâchoires se détendaient, son nez effilait, tout son visage portait l'empreinte de tristesse ; sa tête pendait inerte sur sa poitrine, sa chevelure était noire de sang. Le ventre attaché aux reins, les bras et les jambes raidis, et que dire du reste du corps ? Partout des plaies béantes, partout du sang ! »

Toutes ces souffrances de Jésus étaient aussi les souffrances de Marie. « Autant de blessures sur le corps de Jésus-Christ, dit saint Jérôme, autant de plaies dans le Cœur de sa Mère. » L'heureux chrétien qui se fût trouvé alors sur le Calvaire aurait vu, dit Arnould de Chartres, « deux autels, où se consummaient deux grands sacrifices : l'un dans le corps de Jésus, l'autre dans le cœur de Marie. » Mais j'aime mieux encore la pensée de saint Bonaventure qui ne voit là qu'un seul autel, la croix de Jésus sur laquelle, avec cet Agneau divin transformé en victime, était en même temps immolée sa Mère. C'est le sens de cette interrogation que le saint docteur lui adresse : « Ô noble Dame, où vous tenez-vous ? Est-ce près de la croix ? Ah ! C'est bien plutôt sur la croix même pour y être immolée avec votre fils qui y demeure attaché. » Ainsi l'atteste saint Augustin. « La croix et les clous

du Fils, dit-il, furent la croix et les clous de la mère. Jésus fut crucifié, sa Mère le fut avec lui. » « Car, dit *saint Bernard*, ***ce que les clous faisaient matériellement sur le corps de Jésus, l'amour le faisait spirituellement dans le cœur de Marie*** » ; ***de telle sorte que, selon l'expression de saint Bernardin, « en même temps que Jésus immolait son corps, Marie immolait son âme »***.

Le plus souvent les mères fuient la présence de leurs enfants quand ils sont à l'agonie. Mais si, par extraordinaire, quelqu'une d'elles garde assez de courage pour rester auprès du lit où son enfant se meurt, elle cherche à lui procurer tous les soulagements qui dépendent d'elle ; elle arrange sa couche pour lui trouver une position plus commode ; elle lui présente les rafraîchissements qu'elle lui croit salutaires, et dans tous ces soins la pauvre mère trouve comme une consolation à sa douleur. Mais à vous, ô la plus affligée des mères, à vous, ô Marie, s'impose le douloureux devoir d'assister aux dernières angoisses de votre Fils sans qu'il vous soit donné de lui procurer le moindre soulagement. Marie entend ce cri étouffé : « J'ai soif », mais il ne lui est pas permis de donner à son Enfant une goutte d'eau pour étancher cette soif brûlante. Elle ne put y répondre que par ce cri, comme le médite saint Vincent Ferrer : « Hélas ! Mon enfant il ne me reste que mes larmes ! » Elle voyait sur ce lit de douleur son Enfant, suspendu à trois clous, sans pouvoir trouver aucun repos ; elle eût voulu l'embrasser pour modérer ses souffrances, pour lui permettre au moins d'expirer entre ses bras ; elle étendait ses mains, dit saint Bernard, et ses mains retombaient dans vide ». Elle voyait son pauvre fils chercher du regard quelqu'un qui le consolât au milieu de celle mer d'angoisses, ainsi qu'il l'avait prédit autrefois par la bouche de son prophète : « J'étais seul à fouler le pressoir... J'ai regardé autour de moi et personne pour m'aider : j'ai cherché et nul ne s'est présenté pour me secourir » (Is. LXIII, 3 et 5). Mais qui donc le consolerait parmi tous ces assistants qui sont autant d'ennemis pour lui ? Ils rivalisaient d'ardeur à le blasphémer jusque sur la croix, à le railler de toute manière : Les passants, dit l'évangéliste « lui lançaient le blasphème en hochant la tête » (s. Math. XXVII, 39). D'autres lui disaient en face : « Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix » (ib.40). Ceux-ci : « Il a sauvé les autres et il ne peut pas se sauver lui-même (ib. 42). Ceux-là : « S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix » (ib.) « J'entendis bien d'autres cris, dit la sainte Vierge à sainte Brigitte : l'un disait que mon fils était un voleur, un autre qu'il était un imposteur, d'autres que nul n'avait jamais plus que lui mérité la mort et tous ces cris entrèrent comme autant de glaives au plus intime de mon cœur. »

Mais quel surcroît d'amertume ne fut-ce pas pour Marie, à raison de la compassion qu'elle portait à son fils, de lui entendre dire sur la croix que même son Père éternel l'avait délaissé : « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (Math. XXVII, 46). « Ces paroles, dit encore la sainte Vierge à sainte Brigitte, ne sortirent plus jamais de mon esprit tout le temps que je vécus. » Ainsi cette mère profondément affligée voyait son Jésus torturé de toutes parts ; elle voulait le soulager mais sans rien pouvoir pour lui. Et pour comble d'affliction, elle voyait que sa présence et sa douleur rendaient plus cruelles les souffrances de son Fils. « Un même déluge d'amertume, dit saint Bernard, après avoir rempli le cœur de la mère, inondait le cœur de son fils. » Et ailleurs le même saint fait dire à Marie : « j'étais là, les yeux fixés sur lui, tandis que son regard s'attachait à moi ; il souffrait plus à cause de moi qu'à cause de lui-même. » Et encore : « Près de la croix se tenait sa mère ; la voix n'arrivait pas jusqu'à ses lèvres. Elle mourait vivante ; elle vivait mourante sans pouvoir mourir parce que vivante, elle était morte. »

Nous lisons dans la Vie de la bienheureuse Baptiste Varani de Camerino que Jésus-Christ lui fit connaître un jour la douleur qu'il éprouva sur le Calvaire en voyant à ses pieds sa mère dans les larmes, douleur si grande qu'elle le fit mourir privé de toute consolation. Subitement éclairée de la lumière d'en haut, la bienheureuse eut en quelque sorte le sentiment de cette douleur et ne put que s'écrier : « Seigneur, ne me dites plus rien de cette souffrance ; car je n'en puis plus. »

« Tous ceux qui connaissaient la mère de cet homme attaché en croix ne pouvaient assez s'étonner, dit Simon de Cassia, qu'au milieu d'aussi horribles angoisses elle pût garder le silence. » Mais si sa bouche était sans voix, son cœur ne se taisait point ; il offrait en ce moment même à la divine Justice la vie de son Enfant pour le salut de nous tous. N'oublions donc pas que par les mérites de ses souffrances elle contribua à nous faire naître à la vie de la grâce et que parlant **nous sommes les fils de sa Douleur.** « Jésus-Christ, dit le pieux Lansperg, a voulu que, **Coopératrice de notre Rédemption,** Marie se tint auprès de Lui parce qu'il avait résolu de nous la donner pour Mère ; c'est au pied de la Croix qu'elle nous a enfantés. » Et si jamais, dans cet océan d'amertume, je veux dire dans le cœur de Marie, il put se mêler une goutte de consolation, ce fut de savoir que par ses douleurs elle nous apportait le salut éternel, comme Jésus le révéla à sainte Brigitte : « Marie, ma Mère, lui dit-il, en vertu de sa compassion et de sa tendre charité, est devenue la Mère de tous les hommes dans le ciel et sur la terre. »

Et en effet les dernières paroles que Jésus adressa à sa Mère avant de rendre l'âme : « Femme, voilà votre fils » (Jn XIX, 26), ce legs suprême de son amour, n'eut d'autre objet que de nous rendre ses enfants dans la personne de saint Jean l'Évangéliste. Et voyez à ce moment même, Marie commence à remplir envers les hommes l'office d'une excellente mère.

« Car, dit saint Pierre Damien, si le bon larron se convertit, c'est que Marie, placée entre sa croix et celle de son Fils, intercéda en sa faveur, reconnaissant ainsi le service qu'il lui avait autre fois rendu. » En effet, au dire de plusieurs auteurs, ce larron s'était montré fort obligeant à l'égard de la sainte Famille lors de sa fuite en Égypte. Et cet office de mère, la sainte Vierge n'a jamais cessé, ne cesse point encore de le remplir à l'égard de tous les hommes.

EXEMPLE

Un jeune homme de Pérouse, ne sachant comment arriver à commettre un péché grave qu'il méditait, promit au démon de lui donner son âme s'il le faisait venir à bout de son dessin ; il lui en délivra même la cédule signée avec son sang. Le péché commis, le démon exigea l'exécution de la promesse. Il porta le jeune homme auprès d'un puits et le menaça s'il ne voulait pas s'y précipiter, de l'entraîner corps et âme en enfer. Le pauvre malheureux, se voyant dans l'impuissance d'échapper aux mains de Satan, monta sur la margelle du puits ; mais, retenu par la crainte qu'inspire la mort, il déclara à son ennemi qu'il n'avait pas le courage de se précipiter lui-même, mais que le démon n'avait qu'à le pousser puisqu'il se montrait si acharné à sa perte. Or, le jeune homme portait sur lui le scapulaire de Notre-Dame des sept Douleurs. « Ôte donc ce scapulaire, lui dit le démon, et je te pousserai. » Mais reconnaissant à ces paroles mêmes que son scapulaire était un gageure la protection de Marie, le jeune homme refusa de l'ôter, si bien qu'après de vives altercations le démon se retira confus et l'infortuné pécheur, touché de la bonté de sa Mère, courut la remercier, fit pénitence de ses péchés et voulut conserver le souvenir de cette faveur singulière en suspendant à l'autel de la Vierge dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve à Pérouse, un tableau où ce fait fut reproduit.

PRIÈRE

Oh ! Mère, la plus affligée de toutes les mères, il est donc mort votre Fils, ce Fils si aimable que vous chérissiez si tendrement ! Vous pleurez et vous avez bien raison de le faire. Qui pourra jamais vous consoler ? Il n'est point de consolation pour vous si ce n'est dans la pensée que Jésus, par sa mort, a vaincu l'enfer, qu'il a ouvert aux hommes le paradis qui leur était fermé, qu'il a fait la conquête d'un si grand nombre d'âmes. Du haut de sa Croix comme du haut d'un trône il régnera sur d'innombrables cœurs, qui, subjugués par son amour, le serviront avec amour. Laissez-moi donc, ô Mère, approcher de vous pour pleurer avec vous, puisque j'ai bien plus sujet que vous de verser des larmes amères sur toutes les offenses que j'ai infligées à votre Fils. Oh ! Mère de miséricorde, par la mort de mon Rédempteur et par les mérites de vos souffrances, j'espère mon pardon et le salut éternel de mon âme. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII



Sixième Douleur de Marie : le coup de lance et la descente de la Croix

« Ô vous tous qui passez par le chemin, contemplez et voyez s'il est une douleur égale à ma douleur » (Thr. 1,12). Âmes pieuses, écoutez ces paroles ; elles vous viennent du Cœur de votre Mère, en proie à la plus

cruelle affliction. « Mes filles bien-aimées, vous dit-elle, je ne veux pas que vous vous arrêtiez à me consoler. Non, depuis que mon bon Jésus n'est plus, mon cœur est inaccessible à toute consolation ici-bas. Si vous voulez m'être agréables, je ne vous demande qu'une chose : tournez vos regards vers moi et voyez si dans le monde il y eut jamais une douleur semblable aux tortures qu'il me fallut endurer quand je me vis arracher avec tant de barbarie Celui qui faisait tout mon amour. » — Mais, ô bonne Dame, puisque vous ne voulez pas qu'on vous console et que vous avez si soif de souffrir, hélas ! Il faut bien que je vous le dise : la mort de votre Fils n'a point terminé vos épreuves. Voici un nouveau glaive qui va s'enfoncer dans votre Cœur. Sous vos yeux une lance cruelle va traverser le Cœur de votre Fils inanimé et puis vous recevrez dans vos bras ce corps tout refroidi, détaché de la Croix. C'est la sixième douleur de notre pauvre Mère qu'il nous faut considérer, en ce moment. Elle réclame notre attention et nos larmes. Jusqu'ici les souffrances sont venues s'abattre une à une sur Marie ; mais en ce moment toutes paraissent l'assaillir à la fois.

Il suffit de dire à une mère que son fils est mort pour porter à son plus haut degré l'affection qu'elle avait pour lui. Pour soulager sa peine, on jugera sage parfois de lui rappeler les déplaisirs qu'elle en a reçus. Mais, moi, ô ma Reine, si je voulais recourir à ce mode de Consolation pour alléger votre douleur, quel chagrin pourrais-je donc imaginer que Jésus vous eût jamais fait ? Toujours il vous aima, toujours il vous obéit, toujours il vous entourait de son respect. Et vous l'avez perdu ! Qui pourra expliquer votre douleur ? Expliquez-la-nous, vous qui l'avez endurée.

Aussitôt que notre Rédempteur eut expiré, dit un pieux auteur, les premiers sentiments de sa Mère furent d'accompagner la très sainte âme de son Fils et de la présenter au Père éternel. « Je vous présente, Ô mon Dieu, dut-elle dire alors, l'âme immaculée de votre Fils qui est aussi le mien. Elle vous a obéi jusqu'à la mort ; recevez-la dans vos bras. Voilà votre justice satisfaite, votre volonté accomplie. Voilà consommé à votre éternelle gloire le sacrifice par excellence. » Et puis se retournant vers les restes inanimés de son Jésus : « Ô plaies bénies, plaies d'amour, je vous adore et je me réjouis à la pensée que par vous le monde est sauvé. Vous resterez ouvertes dans le corps de mon Fils pour être le refuge de ceux qui recourront à vous. Oh ! Combien d'hommes recevront par vous le pardon de leurs péchés et s'enflammeront à aimer le Bien suprême ! »

Pour ne pas troubler la joie du lendemain qui était le jour de Pâques, les Juifs voulurent que le corps de Jésus fût détaché de la croix ; mais comme cela ne pouvait se faire qu'après la mort des condamnés, quelques hommes arrivèrent auprès du Sauveur avec des barres de fer pour lui rompre les

jambes ainsi qu'ils venaient de le faire aux deux larrons crucifiés avec lui. Voilà donc que Marie, les yeux encore remplis de larmes, vit avancer ces nouveaux bourreaux vers la croix de Jésus. À cette vue elle commença par frissonner d'effroi, puis elle s'écria : « hélas ! Mon fils est mort ! Arrêtez ; ne lui faites donc plus d'outrages ; cessez de me tourmenter davantage dans mon malheur ! » « Ce fut Marie, dit saint Bonaventure, qui conjura les bourreaux de ne point rompre les jambes à son Fils. » Mais tandis qu'elle implore la pitié de ces hommes sans entrailles, elle aperçoit, grand Dieu ! un soldat qui brandit sa lance et d'un coup vigoureux ouvre le côté de Jésus ! Sous l'effort de ce coup de lance la croix tremble et le cœur du Sauveur fut partagé en deux parties, comme les choses furent révélées à sainte Brigitte. Il en coula du sang et de l'eau. Dans tout le corps de Jésus il ne restait plus que ces quelques gouttes de sang et il voulut les répandre pour nous enseigner qu'il n'avait plus de sang à nous donner. L'opprobre le ce coup de lance fut pour Jésus, mais la souffrance en fut pour Marie. « Jésus-Christ, dit le pieux Lansperg, partagea celte peine avec sa Mère : il prit pour lui l'outrage et lui en laissa la douleur. » Les saints Pères ont pensé que ce fut là proprement le glaive prédit par Siméon à la sainte Vierge, non pas un glaive d'acier, mais de douleur, qui transperça son âme en divisant le Cœur de Jésus où elle habitait sans cesse. C'est en particulier le sentiment de saint Bernard. La sainte Vierge révéla à sainte Brigitte que, lorsque le fer de la lance sortit de la plaie, sa pointe était rouge de sang. « Il me sembla ajouta-elle, que mon cœur fut transpercé quand je vis ainsi déchirer le cœur de mon Enfant. » Et un ange dit à la même sainte qu'il ne fallut rien le moins qu'un miracle pour empêcher Marie de tomber morte en cet instant. Or, dans ses autres douleurs, elle avait du moins son Fils pour compatir à ses peines, mais ici elle était seule, absolument seule avec le brisement de son cœur.

Cependant d'autres injures encore auraient pu atteindre ce Fils bien-aimé. Imposant donc silence à sa douleur, Marie pria Joseph d'Arimatee de demander à Pilate le corps inanimé de Jésus pour le garder et le soustraire à de plus cruels outrages. Joseph alla trouver le gouverneur romain et lui fit connaître les appréhensions et le désir de cette mère affligée. Saint Anselme pense que Pilate s'attendrit à ce douloureux tableau et que ce fut par compassion pour Marie qu'il permit à Joseph de détacher le corps du Sauveur.

Voici donc que Jésus est descendu de la croix. Ô Vierge trois fois sainte, après qu'avec tant d'amour vous avez donné votre Fils au monde pour notre salut, voilà que le monde vous le rend. Mais, hélas ! En quel état ! C'est bien alors que Marie put dire au monde : « Mon Fils bien-aimé était blanc et

vermeil. *Dilectus meus candidus et rubicundus* (Cant. des Cant. V, 10) et vous me le rendez couvert de taches noires et livides, vous me le rendez empourpré de son sang. Il était beau ; qu'est devenue sa beauté ? Le voici tout défiguré. Il inspirait l'amour à qui le regardait et le voici devenu un objet d'horreur et de répulsion. » « Oh ! Que de glaives, s'écrie saint Bonaventure, ont traversé ce cœur de mère ! » Pour s'en faire une idée, qu'on se représente la douleur d'une mère au moment où on lui remet le corps inanimé de son enfant.

D'après les révélations de sainte Brigitte, trois échelles furent appliquées contre la croix pour en descendre le corps du Sauveur. Les disciples commencèrent par tirer les clous des mains, puis des pieds, et selon Siméon le Métaphraste, les remirent à la sainte Vierge. Ensuite, prenant le corps l'un sous les bras, l'autre sous les jambes, ils l'enlevèrent de la croix et le descendirent. Bernardin de Bustis se plaît à « contempler Marie se dressant sur la pointe des pieds, les mains tendues vers son Enfant. Elle le tient enfin entre ses bras ; elle le baise, elle étreint et s'assied au pied de la croix. Elle contemple cette bouche ouverte, ces yeux obscurcis ; elle examine ces chairs déchirées, ces os mis à nu ; elle enlève la couronne d'épines et on constate avec douleur les horribles ravages sur cette tête si chère ; elle voit ces mains, ces pieds transpercés et s'écrie : « Oh ! Mon Fils, en quel état vous a mis votre amour pour les hommes ! Quel mal leur aviez-vous fait pour être ainsi traité ? Vous étiez mon père, lui fit ajouter Bernardin de Bustis, mon frère, mon époux, mes délices, ma gloire ; vous étiez tout pour moi. Voyez donc, mon Fils, l'immensité de ma douleur ; regardez-moi, consolez-moi. Mais non, vous ne me regardez plus. Parlez, dites-moi un seul mot ; consolez-moi ; mais non, la mort a rendu votre langue muette. Ah ! cruelles épines ! Continua-t-elle en s'en prenant aux instruments de la Passion du Sauveur, clous inhumains, impitoyable lance, comment avez-vous pu tourmenter ainsi votre Créateur ? mais que dis-je ? les épines ! les clous ! Ah ! C'est vous, pécheurs, c'est vous qui avez maltraité mon Fils avec cette barbare cruauté. »

Ainsi gémissait Marie, et ses plaintes c'est nous qui en étions l'objet. Mais que dirait-elle si aujourd'hui encore elle était capable de souffrir. Quel déchirement de cœur n'éprouverait-elle pas en voyant que les hommes, après la mort de son Fils, continuent par leurs crimes à le persécuter, à le mettre en croix ? Cessons donc de tourmenter cette pauvre mère et si dans le passé nous l'avons affligée par nos fautes, écoutons aujourd'hui sa pressante invitation : « Rentrez, pécheurs, dans votre cœur, nous dit-elle par la bouche d'Isaïe ; revenez au cœur blessé de mon Jésus, ayez le repentir de vos péchés et il vous accueillera. Fuyez de lui vers lui, comme

s'exprime l'abbé Gueric, de votre Juge à votre Rédempteur, du tribunal à la croix. »

La sainte Vierge révéla à sainte Brigitte qu'elle ferma les yeux à son Fils lorsqu'il fut descendu de la croix, mais qu'elle ne parvint pas à lui plier les bras, nous donnant à entendre par là que Jésus veut rester les bras ouverts pour accueillir tous les pécheurs repentants qui se tournent vers lui. « Ô monde, nous dit encore la sainte Vierge, voici donc votre heure, l'heure propice pour ceux qui aiment. Puisque mon Fils est mort pour vous, sauver, ce n'est plus le temps de craindre, mais d'aimer celui qui pour vous témoigner son amour a voulu tant souffrir. » « Le cœur de Jésus-Christ, dit saint Bernard, a été blessé afin que cette plaie visible nous permît d'apercevoir la plaie invisible de son amour. » « Si donc, conclut Marie avec un saint auteur, c'est l'excès de son amour qui lui a ouvert le côté pour nous donner son cœur, c'est une raison pour vous, ô homme, de lui donner le vôtre, » et « *si vous voulez, ô enfants de Marie, trouver une place dans le cœur de Jésus sans avoir à craindre de vous voir repousser, pénétrez y avec Marie, dit Ubertain de Casale, elle vous en obtiendra l'entrée.* » En voici une belle preuve.

EXEMPLE

Il y eut un jour, raconte Hérolt, un pauvre pécheur qui avait couronné une longue série de crimes par le meurtre de son père et d'un ses frères. Il arriva qu'en errant de ci de là en fugitif il entendit un prédicateur de carême faire un sermon sur la miséricorde de Dieu. Il alla le trouver et lui fit sa confession. Le prédicateur, après avoir entendu l'énumération de tous ces forfaits, envoya son pénitent prier quelques instants devant l'autel de Notre-Dame des sept douleurs, afin d'obtenir par son intercession le repentir et le pardon de ses fautes. Le pécheur obéit ; mais à peine eut-il commencé sa prière qu'il tomba raide mort sur le pavé de l'église. Le jour suivant, pendant que le prédicateur recommandait son âme aux prières du peuple, il vit tout à coup une colombe blanche qui, arrivée auprès de lui, laissa tomber un billet à ses pieds. Il le ramassa et fut heureux d'y lire : « L'âme du défunt, à peine sortie de son corps, est entrée au paradis. Et vous, continuez de prêcher la miséricorde de Dieu. »

PRIÈRE

Ô Vierge accablée de douleurs, ô âme toujours grande dans vos vertus et dans vos peines puisqu'elles ont eu, les unes et les autres, leur principe dans votre immense amour pour Dieu, seul objet que votre cœur sache aimer, Ô Mère, ayez pitié de moi qui, loin d'aimer Dieu, l'ai tant de fois offensé. Vos douleurs me remplissent de confiance et me font espérer le pardon de mes fautes. Mais cela ne me suffit pas. Je veux aimer mon Seigneur, et qui saura mieux que vous m'obtenir cette grâce, puisque vous êtes la Mère du bel amour ? Ô Marie, vous consolez tout le monde ; soyez aussi ma consolation. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII



Septième Douleur de Marie : **L'ensevelissement de Jésus**

Lorsqu'une mère assiste aux souffrances et à la mort de son enfant, il est incontestable qu'elle ressent et qu'elle souffre tout ce qu'il endure. Mais quand ensuite il lui faut ensevelir cet enfant qui a tant souffert et qu'il faudra bientôt se séparer de lui, ô Dieu, que cette pensée : je ne le verrai plus, lui est amère par-dessus toutes ses amertumes. Aussi fut-ce le dernier glaive qui transperça le cœur de Marie alors qu'après avoir assisté à la mort de son Fils sur la croix, après avoir reçu dans ses bras son corps

inanimé, elle dut enfin le laisser mettre au sépulcre, sans plus pouvoir jouir de sa présence tant aimée. Nous allons considérer cette souffrance.

Et pour mieux le faire, retournons au Golgotha ; arrêtons une fois encore notre regard sur cette mère en larmes, tenant toujours enlacé dans ses bras le corps sans vie de son enfant. « Ô mon Fils, put-elle dire alors avec Job, que vous êtes devenu cruel pour moi ! » (Job, xxx, 21.) Oui cruel, puisque tous vos charmes, votre beauté, votre grâce, vos vertus, vos manières aimables, toutes les marques spéciales d'amour que vous m'avez données, les faveurs singulières dont vous m'avez comblée, tout cela s'est transformé en autant de traits de douleur. Plus vos qualités ravissantes avaient mis l'amour dans mon cœur, plus m'est cruelle la peine d'avoir tout perdu. « Ô vrai Fils de Dieu – c'est ainsi que saint Bernard fait parler Marie – vous étiez mon père, vous étiez mon fils, vous étiez mon époux, vous étiez mon âme. Et maintenant me voilà orpheline de mon père, veuve de mon époux, privée de mon enfant. J'ai perdu mon Fils ; en le perdant j'ai tout perdu. »

Ainsi Marie étreignait son Fils dans ses bras l'inondait de ses larmes. Les disciples de Jésus, craignant que cette pauvre mère ne succombât à l'excès de sa douleur, se hâtèrent de lui enlever le corps inanimé de son Fils pour le porter au sépulcre. Ils le lui arrachèrent en quelque sorte, avec une respectueuse violence, après l'avoir embaumé et couvert d'aromates ils l'enveloppèrent dans le suaire qu'ils avaient préparé et sur lequel le Seigneur a voulu laisser au monde la reproduction de ses traits, comme on le voit aujourd'hui à Turin.

Voilà qu'on le porte au sépulcre ; déjà commencent les douloureuses funérailles. Les disciples soulèvent le corps de Jésus sur leurs épaules ; des troupes d'anges venus du ciel forment le cortège ; derrière le corps, marchent les saintes femmes et, dans leurs rangs, voyez la mère inconsolable qui accompagne son enfant au tombeau.

Arrivée au lieu de la sépulture, « avec quel bonheur, disait la sainte Vierge à sainte Brigitte, je me serais enterrée vive avec mon Fils, si sa volonté me l'eût permis ! » Mais Dieu ne le voulut point. On croit cependant que Marie accompagna le corps de Jésus jusque dans le sépulcre où furent déposés, au rapport de Baronius, la couronne d'épines et les clous. Et puis, quand les disciples soulevèrent la pierre pour fermer l'entrée du sépulcre, oh ! sans doute qu'alors ils se tournèrent vers la sainte Vierge et lui dirent : « Courage, pauvre Dame ; il nous faut enfin fermer ce tombeau armez-vous de patience ; jetez un dernier regard sur votre fils et que ce soit un regard d'adieu. » « Ainsi donc, ô mon Fils bien-aimé, a dû s'écrier alors la sainte Vierge, mes yeux ne vous verront plus ! Recevez, en ce moment où je vous regarde pour la dernière fois, le suprême adieu de votre mère et avec cet

adieu recevez mon cœur que j'ensevelis avec vous. » C'est le sentiment de saint Fulgence que « Marie a vivement désiré d'ensevelir son cœur avec le corps de Jésus-Christ, et la sainte Vierge elle-même dit un jour à sainte Brigitte : « Je puis affirmer que lorsque mon Fils fut mis au sépulcre, le même tombeau renfermait nos deux cœurs. »

Enfin les disciples adaptent la pierre et enferment dans le sépulcre le corps de Jésus, le trésor le plus précieux qu'il y ait au ciel sur la terre.

Faisons une réflexion. Marie laisse son cœur enseveli avec Jésus parce que Jésus est tout son trésor : car où est votre trésor, avait dit le Sauveur, là sera votre cœur. (Luc, XII, 34.) Et nous, où ensevelirons-nous le nôtre ? Sera-ce dans les créatures ? Sera-ce dans la fange ? Et pourquoi pas en Jésus qui, tout en montant au Ciel, a voulu rester, non pas mort mais vivant, dans le Très Saint-Sacrement de l'autel, précisément pour avoir auprès de lui et posséder nos cœurs ? Mais revenons à Marie.

Avant de quitter le sépulcre, st Bonaventure estime que la sainte Vierge bénit cette pierre sacrée : « Ô pierre heureuse, se serait-elle écriée, toi qui enfermes dans ton sein Celui que j'ai porté de longs mois dans mes entrailles, je bénis et j'envie ton bonheur. Je commets à ta garde la personne de mon Fils, qui est tout mon bien et tout mon amour. » Et puis, se retournant vers le Père éternel, elle lui disait : « Ô mon Père, je vous recommande mon Fils, qui est aussi le vôtre. » Et ainsi renouvelant ses adieux à son Enfant et au sépulcre qui l'enfermait, la Mère s'en alla brisée d'émotions et retourna vers sa demeure. Sur son chemin, « bien des personnes, en la voyant pleuraient sans le vouloir, dit saint Bernard et quiconque la rencontrait versait des larmes, sans pouvoir les retenir, si bien, ajoute-t-il, que les disciples et les saintes femmes qui accompagnaient Marie pleuraient plutôt sur elle que sur Jésus. »

Saint Bonaventure veut que les deux sœurs de Marie lui mirent sur la tête un voile de veuve qui lui couvrait à peu près le visage, et il ajoute que lorsque que la sainte Vierge retournant du sépulcre repassa devant la Croix encore rougie du sang de son Jésus, elle fut la première à l'adorer. « Ô croix sainte, se serait-elle écriée, je te baise, je t'adore ; tu n'es plus un bois d'infamie, mais un trône d'amour, un autel de miséricorde consacrée par le sang de l'Agneau divin qui a été immolé sur toi pour le salut du monde. »

De retour chez elle, ses yeux cherchent partout son Jésus, mais partout ils ne découvrent que des témoins muets qui ravivent pour cette infortunée Mère le souvenir de son enfant, sa vie si belle et sa mort si horrible. Elle se rappelle les suaves étreintes de l'étable de Bethléem alors qu'elle serrait sur son cœur ce pauvre nouveau-né ; elle se rappelle les douces conversations qui tant d'années firent un paradis de sa misérable mesure de Nazareth ;

elle se rappelle ces effusions réciproques de l'amour le plus tendre, ces regards pleins d'affection, ces paroles de l'éternelle vie tombée de cette bouche divine. Et puis soudain se déroulent devant elle les lugubres scènes qui ont marqué ce jour suprême, ces clous, ces épines, ses chairs mises en pièces, ces plaies profondes, ces os décharnés, cette bouche ouverte, ces yeux éteints. Oh ! Quelle veillée de douleurs pour Marie ! Elle s'adresse à Saint-Jean et lui demande, oppressée de larmes : « votre Maître où est-il ? » Et à sainte Marie-Madeleine : « où est-il, votre Bien-aimé ? Dites, ma fille, où est-il ? Ô Dieu, qui nous l'a ravi ? »

Marie pleure et tous ceux qui l'entourent versent des larmes avec elle ; et toi, mon âme, tu n'en verseras point ? Ah ! Plutôt tourne-toi vers ta Mère et dis lui avec saint Bonaventure : « c'est à moi de pleurer, ô ma Reine, vous êtes innocente ; c'est moi qui suis coupable. » tout au moins conjure la de t'obtenir la grâce de pleurer avec elle ; dis-lui avec l'Église : faites que mes pleurs se mêlent à vos pleurs. Elle verse des larmes d'amour ; verses-en de repentir sur tes fautes et tu pourras ainsi espérer le sort du religieux dont il est parlé dans l'exemple suivant.

EXEMPLE

Le père Engelgrave raconte d'un religieux qu'il était si cruellement tourmenté par les scrupules, qu'il fut souvent sur le point de se laisser aller au désespoir. Mais comme il avait une grande dévotion aux sept Douleurs de la sainte Vierge, il avait l'habitude d'y recourir dans ces suprêmes angoisses de son esprit, et la considération des souffrances de Marie finissait par lui rendre courage. Quand il fut arrivé à son heure dernière, le démon ne manqua pas de mettre en œuvre toutes ses batteries, de réveiller tout de ses inquiétudes, se découvrit à lui et lui adressa ces paroles : « Et toi, mon enfant, pourquoi donc te consumes-tu de tristesse, après m'avoir consolée tant de fois dans mes Douleurs ? Courage, mon fils ; Jésus m'envoie auprès de toi pour adoucir ta peine ; consoles-toi donc. Allons, debout, viens avec moi en paradis. » Et sur ces paroles le pieux religieux expira plein de consolation et de confiance.

PRIÈRE

Ô Mère affligée, je ne veux pas vous laisser pleurer seule ; non, je veux pleurer avec vous, unir mes larmes aux vôtres, je ne vous demande qu'une grâce. Obtenez-moi de garder avec la plus tendre dévotion le souvenir

habituel de la Passion de Jésus-Christ et de la vôtre afin que tous les jours qui me restent à vivre ne me servent qu'à pleurer sur vos peines, ô ma Mère, et sur celles de mon Rédempteur. J'espère qu'à l'heure de ma mort ces Douleurs animeront ma confiance et me donneront la force de ne point désespérer à la vue des offenses dont je me suis rendu coupable à l'égard de mon Seigneur. Ce sont elles qui m'obtiendront le pardon, la persévérance, le paradis où j'espère un jour me réjouir avec vous et chanter pendant toute éternité les miséricordes de mon Dieu. C'est mon espérance, c'est mon désir. Ainsi soit-il !

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

Extrait des Œuvres du saint Docteur

La terre que nous habitons est un lieu de mérites ; dès lors elle est appelée à bon droit une vallée de larmes, puisque tous nous y sommes appelés à souffrir et à sauver nos âmes, par la patience, pour l'éternelle vie, selon ces paroles du Sauveur : c'est par votre patience que vous posséderez vos âmes. (Luc XXI, 19.) la sainte Vierge, modèle accompli de toutes les vertus, est particulièrement un modèle de patience. Ce fut pour le faire ressortir à nos yeux que, au sentiment de saint François de Sales, le Sauveur parut faire si peu de cas de la demande de sa mère aux noces de Cana.

Mais pourquoi citer des faits particuliers ? Toute la vie de Marie fut un exercice continu de patience... Si donc que nous voulons être les enfants de Marie, il faut que nous cherchions à l'imiter dans la pratique de cette vertu. « Que peut-il y avoir de plus propre à nous enrichir de mérites en cette vie, à nous combler de gloire en l'autre, demande St Cyprien, si ce n'est de souffrir avec patience les peines qui nous arrivent ? « je borderai votre chemin d'une haie d'épines », dit Dieu par la bouche d'Osée. Ce chemin, dit saint Grégoire, c'est celui des élus qui marchent entre le deux haies d'épines. Et de fait, comme une haie épineuse protège une vigne contre les animaux malfaisants, ainsi Dieu entoure ses serviteurs de toutes sortes de tribulations pour empêcher leur cœur de s'attacher au bien de la terre. Aussi St Cyprien conclut-il que « c'est la patience qui nous garde » des atteintes du péché et des ardeurs de l'enfer. c'est la patience qui fait les saints, comme le dit l'apôtre Saint-Jacques : « or la patience rend les œuvres parfaite, de manière que vous soyez parfaits, accomplis, et ne manquant de rien (Jac, I, 4.) » elle perfectionne les élus en leur faisant supporter en toute paix les croix qui leur viennent directement du ciel, comme les maladies, la pauvreté, etc., et de celles que peut leur susciter la méchanceté des hommes comme les persécutions, les injures, etc. Saint-Jean, dans son ravissement de Patmos, vit indistinctement tous les saints honorés de la palme quoi qu'elle soit proprement l'emblème du martyr, parce que pour opérer leur salut, tous les hommes, arrivés à l'âge de discrétion, ont à être martyrs, ***soit par les effusions de leur sang, soit par la pratique de la patience.***

Sus, donc ! s'écrie saint Grégoire ; sans tomber sous le glaive, **nous pouvons être martyrs pourvus que nous gardions la patience.** Si nous subissons les peines de cette vie patiemment et joyeusement, comme

s'exprime saint Bernard, quels fruits abondants de toute ces traverses endurées pour Dieu ne nous rapporteront-elles pas dans le ciel ! C'est le cri de l'apôtre : un moment de tribulation légère... nous vaudra un poids éternel de gloire (II Cor, IV, 17).

À ce sujet saint Thérèse fait deux belles réflexions : « quand on porte la Croix entre ses bras, dit-elle, on n'en sent point le fardeau » et d'ailleurs : « se résoudre à souffrir ce n'est plus souffrir. »

Sentons-nous parfois peser lourdement sur nos épaules les croix que Dieu nous réserve, recourons à Marie que l'Église appelle la Consolatrice des affligés, et saint Jean Damascène : la Panacée des peines du cœur. Oh ma très douce Dame, vous étiez innocente et vous avez souffert avec tant de patience et moi qui ait mérité l'enfer je refuserais de souffrir ! Je vous conjure, ô ma Mère, demandez pour moi la grâce non pas d'être débarrassé de mes croix, mais de les supporter avec patience. Par l'amour de Jésus, je vous en supplie, obtenez-moi cette faveur ; je l'attends de votre bonté.

